PREMIÈRE ANNÉE. — N° 31. Jeudi 5 Novembre 1908.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X.)

ABONNEMENT

Seine et Seine-et-Oise... 3 francs par an
Province... 3 fr. 50 —
Etranger... francs —

AVIS AU PUBLIC

Tous achetez ce N°. de L'ÉPATANT ; car c'est aujourd'hui que commence un NOUVEAU ROMAN INEDIT ! Sensationnel ÉPATANT !!!

LES AVENTURES D'UN ENFANT-PERDU
Par ALBERT PAJOL

Voir à l'intérieur Les SUPERBES PRIMES Offertes à tous les Acheteurs

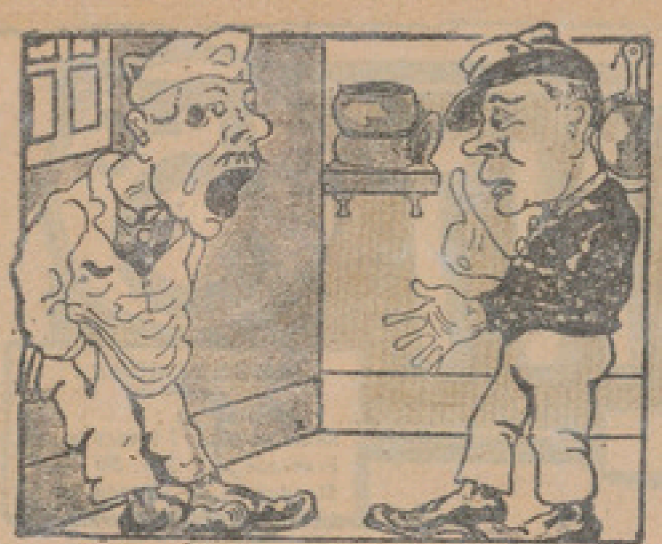
CITÉ ÉPATANTE

CITÉ ÉPATANTE

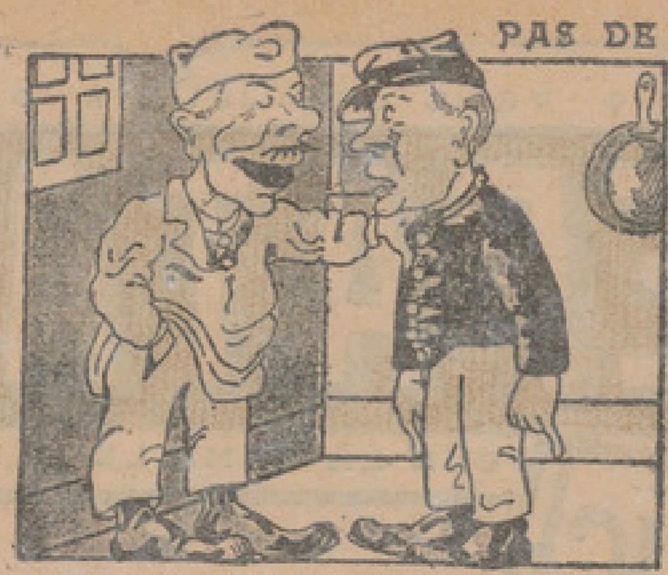
CITÉ ÉPATANTE

Albert Lanmour

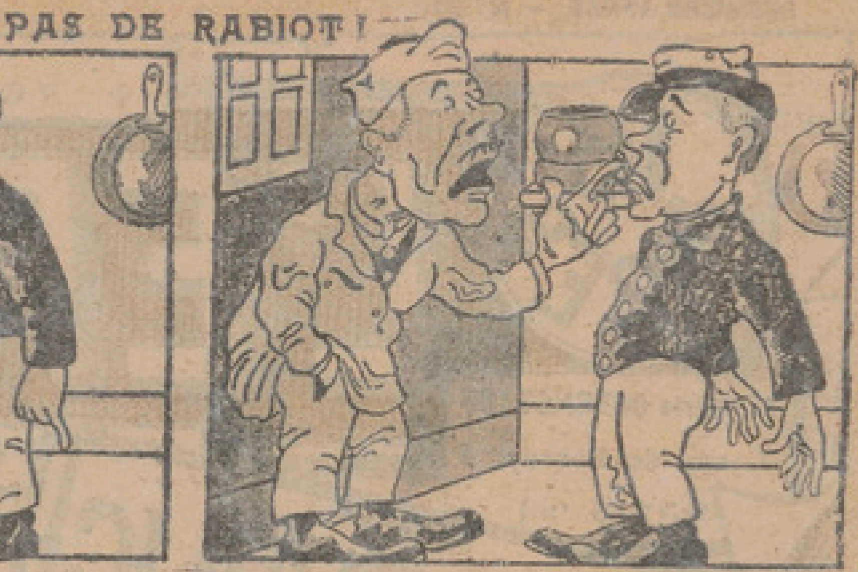
PAS DE RABIOT !



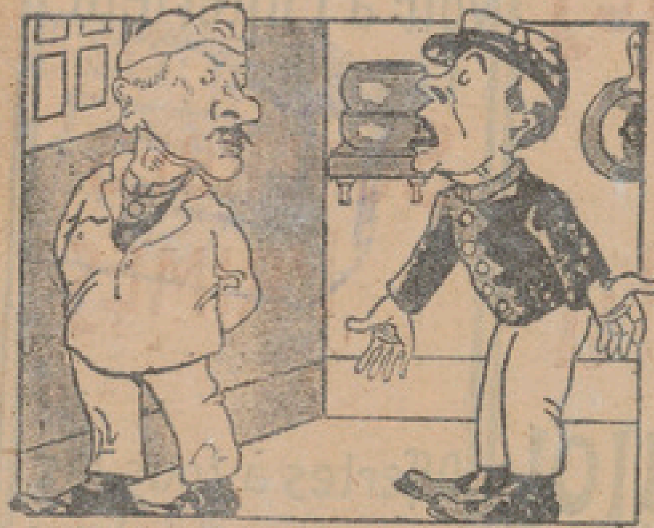
« Dis donc, toi la coterie, me ressemble que tu négliges pas mal le fricht! — De quoi? de quoi? sacré bleusaille ed'malheur! c'est-y toué qui voudrait faire ton malin d'avec Bibi, à c't'heure? et c'est-y qu'te voudrais m'donner des ordres? »



« D'abord premièrement et primo, c't-là qui veut commander, y paye; c'est que tu veux payer qué qu'chose, dis-le-me-le? alors, j'suis ton homme, autrement, mon colon, tu sauras que tant que j'suis cuisinier en pied... »



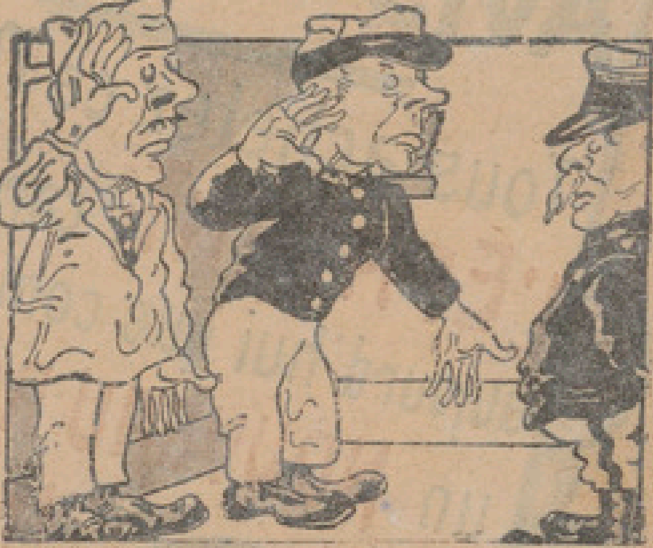
« ... ni l'colo, ni l'capiston pas plus qu'l'adjupète y z'oseraient pas v'nir me r'lancer dans ma cuisine, et qu'c'est pas toi, un simple biffin de deuxième classe, qui commencera. D'abord, quoiqu't'as à dire? »



« Ben v'là, mon lieu; j'suis comme qui dirait l'ambassadeur ed m'on escouade, et qui disent comme ça, qu'y z'ont dit qu'on trouve pas de patates dans ta ragougnasse, quiquif qu'la soupe elle est pas assez salée, des fois, et pis qu'elle est trop salée, des autr' fois, et voilà! »



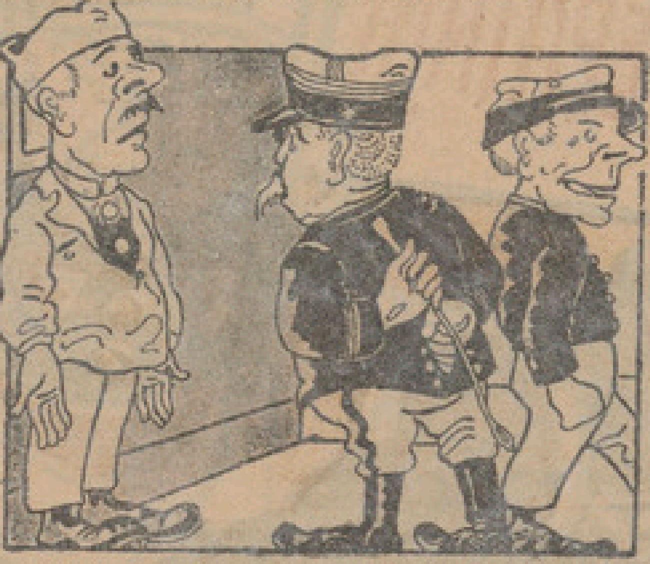
« Ben, mon fiston, c'que vous en avez, un culot! mais, tourtes que vous êtes, quand des fois y a du rabiot su' eun' chose, ben, j'le mets d'côté, et ça sert pour les fois où qu'y manque de c't'article-là. Et puis, suffit, tout ça, c'est pas vos oignons. »



« Qu'y a-t-il là? l'homme de cuisine? — Mais y a rien de rien, mon capitaine. — Comment se fait-il que je vous ai entendu élever la voix? Et vous, que faites-vous ici? est-ce pour une réclamation? allons n'ayez pas l'air si abruti, répondez vite. »



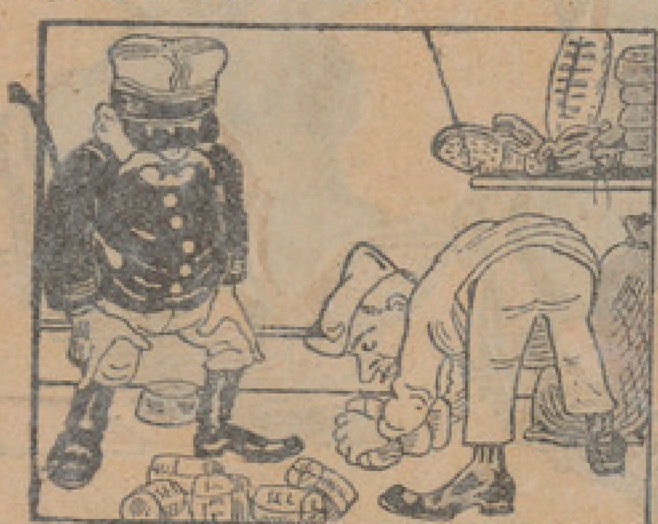
« Mon ca... ca. — Hein? s'vous dites? — Mon pi... pi... — De quoi? Vous me ferez quatre jours pour vous apprendre à avoir l'élocution plus facile — Mon ca... pi... taine, c'est l'émotion, et pis que j'venais faire une réclamation. »



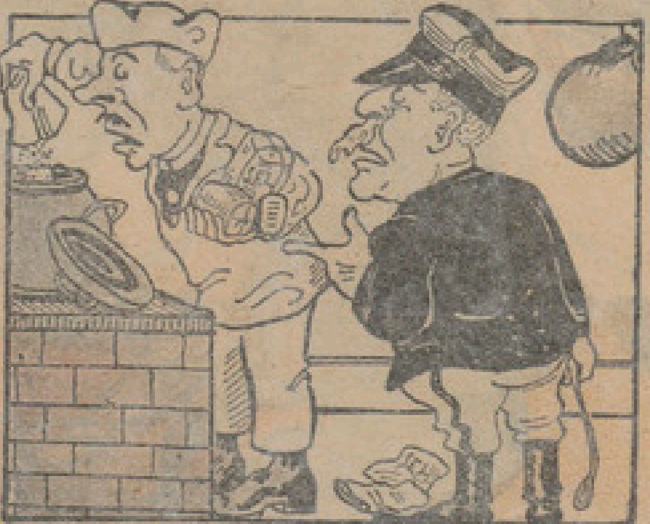
« Très bien, dites, et si la réclamation est juste, je vous lève vos quatre jours. — Ben voilà! on s'plaint que des fois la soupe est pas salée et d'autr' fois... — Très bien, vous avez bien fait de m'avertir, maintenant rompez! Ah! ah! mon garçon, à nous deux. »



« Je vois ce que c'est, vous êtes un fricotteur, vous, peut-être bien que vous revendez... — Oh! mon capitaine, j'vous jure que non: seulement quand on touche trop d'une chose, ben j'le mets d'côté. — Vous ne devez rien mettre de côté. D'ailleurs, nous allons vérifier. »



« ... voyons, là, que c'est que ça? je compte trois, quatre... huit sacs? — C'est du sel, mon capitaine, du boni sur le sel. — Ah! mon lascar, du boni! du rabiot! faut pas de ça dans ma compagnie, mon garçon; je comprends que les hommes se plaignent que la soupe n'est pas salée!... »



« Allons, ouste, fourrez-moi tout ça dans le bouillon. — Mais, mon capitaine... — Pas d'explication, n'est-ce pas, faites ce que je vous dis.. voyez-vous ça: du boni! les pauvres bougres, ils seront contents, à présent Ah! mais, du rabiot, je n'en veux pas, moi! »



« Ah! c'est vous, qui vous plaigniez que la soupe n'était pas salée? vous êtes satisfait, maintenant? — Mon capitaine, c'est que justement, la soupe elle était si tellement salée qu'on n'a pas pu la manger! — Jamais content, alors! Eh bien, mon garçon, pour vous corriger de ce défaut, vous me ferez huit jours »



La Caverne Mystérieuse

Depuis quelque temps les environs de Barwick, dans le comté de Nottinghamshire, étaient infestés par une bande de voleurs des mieux organisée. Plusieurs villas et de nombreux cottages avaient été visités par ces audacieux filous, et jusqu'à présent la police n'avait pu mettre la main sur eux.

Les choses en étaient venues à un tel point que les principaux propriétaires du comté s'organisèrent en comité pour trouver le moyen de se débarrasser des cambrioleurs.

Lord Bakerfield, président de ce comité, proposa de faire venir de Londres James Turner, le célèbre détective, et de lui confier la mission de mettre un terme aux agissements de la bande et d'arrêter les malfaiteurs.

James Turner accepta la proposition et arriva le lendemain chez lord Bakerfield qui lui avait gracieusement offert l'hospitalité et lui donna carte blanche.

— Agissez comme bon vous semblera, dit lord Bakerfield au détective, soyez ici comme chez vous, que rien n'entrave vos investigations.

—Je commencerai dès aujourd'hui mes recherches ; mais dites-moi, avez-vous reçu la visite de la bande?

— Non.

— Il est plus que probable que les malfaiteurs viendront ici, vu l'importance de votre propriété.

— Je le crains. Les voleurs doivent être très habiles, ajouta lord Bakerfield, car j'ai moi-même visité plusieurs maisons cambriolées, et n'ai trouvé aucune trace des malfaiteurs à part quelques fenêtres et portes forcées.

— Quand eut lieu le dernier vol?

— Il y a à peu près quinze jours.

— D'après ce que vous m'avez dit, c'est l'intervalle qui s'écoule généralement entre chaque opération des hardis voleurs?

— Effectivement.

— Alors, il faut s'attendre prochainement à une tentative de leur part.

— Je le crains bien, répondit lord Bakerfield.

Evidemment, l'opinion des voleurs coïncida avec celle du détective, car, le lendemain matin, un domestique, la figure bouleversée, réveilla Turner et le pria de venir trouver lord Bakerfield aussitôt que possible.

— Ils sont venus ici! s'écria lord Bakerfield, dès que Turner fut en sa présence. Les bandits ont vidé mon coffre-fort!

— Ont-ils pris beaucoup?

— Près de cent cinquante mille francs de bijoux!

— Comment sont-ils entrés? demanda vivement le détective.

— Venez, je vais vous le montrer, répondit lord Bakerfield.

Il emmena Turner dans son cabinet de travail. Là, la fenêtre était grande ouverte ainsi que la porte du coffre-fort. Turner se dirigea immédiatement vers la fenêtre et se pencha dehors.

— L'individu a dû grimper après le lierre, murmura-t-il ; oui, il est arraché en différents endroits comme si un poids lourd s'y était accroché.

Le détective alla ensuite vers le coffre-fort et examina la serrure.

— Forcée! murmura-t-il et très habilement encore! car c'est une serrure solide.

« Ce ne sont pas des voleurs ordinaires, dit-il à lord Bakerfield.

— Ceci n'est pas une consolation pour moi et ne me rend pas mes bijoux, répondit ce dernier, tristement. Néanmoins, monsieur Turner, je vous confie l'affaire ; vous la débrouillerez probablement mieux tout seul.

James Turner sortit de la maison quelques minutes plus tard et s'arrêta sous la fenêtre par laquelle étaient entrés les voleurs. Il commença par rechercher les traces de pas.

— Ils sont malins, murmura-t-il, après avoir attentivement examiné le sol. Ils ont râtissé la terre à l'endroit où ils sont passés. Ils ont bien arrangé cette corbeille de fleurs! On dirait que l'un d'eux est tombé dedans, tant il y a de fleurs d'abîmées. Et, pourtant, cela ne doit pas être le cas, car toutes les fleurs auraient été écrasées. Ah! j'y suis, c'est une jupe de femme qui a occasionné le dégât. Une femme dans la bande, hé! il faut qu'elle soit rudement audacieuse.

Malgré ses minutieuses recherches, James Turner ne trouva aucun nouvel indice. Il examina ensuite la haie formant clôture près de l'entrée d'un petit pavillon, la suivit, examinant attentivement le sol tout en marchant. Soudain, il s'arrêta : une exclamation de satisfaction s'échappa de ses lèvres, lorsqu'il se baissa et ramassa le pétale d'un géranium.

— Oh! oh! dit-il, c'est le pétale d'une de ces fleurs formant la corbeille qui se trouve sous la fenêtre de la maison. Il est douteux que le vent ait pu l'emporter jusqu'ici, il se sera plutôt accroché aux vêtements d'un des voleurs. Donc, si j'ai bien deviné, je peux en conclure que c'est par ici qu'ils sont sortis du parc.

James Turner examina attentivement la haie et trouva un endroit où un passage avait été pratiqué ; il s'y glissa et se trouva dans un champ. De l'endroit où il était, l'herbe foulée formait un petit sentier qu'il suivit.

Soudain, il s'arrêta, ramassa une chaussure de dame : c'était un soulier décolleté en satin noir avec de hauts talons Louis XV.

— Ceci confirme mes soupçons, il y a une femme là-dessous, se dit-il.

Mettant l'objet dans une de ses poches, il continua à marcher suivant toujours la piste où l'herbe était foulée. Le sentier le conduisit dans un autre champ, où l'herbe était plus courte et où l'on ne pouvait distinguer aucune trace de pas. Mais la chaussure qu'il avait trouvée avait donné au détective une nouvelle idée et il se mit à la recherche des empreintes faites par l'autre soulier ; bientôt, il les trouva. Les yeux fixés sur le sol devant lui, il continua sa route. La piste le conduisit, pendant plus d'un kilomètre, jusqu'au pied d'un coteau sauvage. Les empreintes devenaient de plus en plus légères et c'est avec difficulté que James Turner les suivit. Soudain, elles disparurent complètement et, malgré ses efforts, le détective fut incapable d'en retrouver la trace.

Il examina avec attention les rochers couverts de mousse et, tout à coup, une pensée traversa son esprit : il avait observé qu'un gros rocher, quoique couvert de mousse, était divisé par une ligne mince. C'était un léger détail qui n'échappa cependant pas au détective. James Turner s'agenouilla et examina le gros rocher ; une exclamation de surprise sortit de ses lèvres, lorsqu'il sentit un des côtés céder sous la pression de sa main. Il pressa de toute sa force, mais le rocher ne bougea plus ; alors, il commença à le palper dans tous les sens pour essayer de l'ébranler. Soudain, à sa grande stupéfaction, la masse de roche s'ouvrit, découvrant un passage conduisant au fond du coteau.

James Turner se releva et plongea, avec étonnement, son regard dans l'obscure cavité. Où conduisait-elle? Sans aucun doute, c'était là le repaire des voleurs. Devait-il entrer ou devait-il retourner près de lord Bakerfield et demander assistance? Pendant un instant, il hésita et, finalement, résolut d'entrer seul dans le passage. Après tout, il s'était trouvé dans des situations beaucoup plus dangereuses que celle-ci. Donc, le revolver en main, il s'enfonça dans l'ombre. Il s'arrêta quelques instants, attendant que ses yeux s'accoutumassent à l'obscurité puis il marcha résolument en avant.

Il aperçut devant lui une faible lueur et se dirigea de ce côté, avec précaution, sans faire le moindre bruit. Le passage commença à s'élargir de plus en plus et tout à coup s'ouvrit sur une grande pièce, naturellement formée par les rochers.

Le détective hésita et regarda prudemment autour de lui. Aucun bruit ne se faisait entendre. Soudain, Turner se tint sur le qui-vive, à la vue de formes humaines assises autour d'un gros rocher formant une table naturelle.

Mais après avoir observé attentivement, il constata avec stupéfaction que ce n'étaient pas des hommes qui étaient autour de la table, mais des squelettes habillés!

James Turner s'avança, avec précaution, vers le centre de la cave. Alors, en une minute, il devina la vérité.

Cette pièce rocheuse dans laquelle il se trouvait avait servi de chambre de concile à des moines saxons. Ces squelettes étaient tout ce qui restait des membres du concile. En examinant les squelettes il s'aperçut que les os étaient tenus ensemble par des fils de fer et qu'ils étaient également attachés aux rochers sur lesquels ils étaient assis.

— Comment trouvez-vous mon ouvrage? dit soudain une voix.

Rapide comme l'éclair, Turner se retourna, et se trouva nez à nez avec un homme tenant un revolver.

— Ne bougez pas, dit le nouveau venu, si vous faites le moindre mouvement, vous êtes mort.

James Turner vit qu'il ne pouvait opposer une résistance pour le moment et une idée lui vint aussitôt.

— Je vous en prie, monsieur, calmez-vous, dit-il d'une voix tranquille. Je suis un antiquaire et c'est tout à fait par hasard que j'ai trouvé l'entrée de cette cave intéressante. Mais je m'aperçois que quelqu'un y est venu avant moi.

— Certainement! remarqua l'homme et je n'ai pas besoin de votre compagnie. Holà! Bill! Jack! cria-t-il en élevant la voix.

Et un moment après deux hommes entrèrent dans la cave.

— Attachez-moi cet homme, dit-il. Il est venu sans être invité et nous allons lui faire une cordiale réception.

James Turner fut en quelques instants lié par les pieds et les mains.

— Mettez-le à côté d'un de ses amis, dit le chef de la bande en riant, ils lui tiendront compagnie.

Bill et Jack firent asseoir le détective à côté d'un des squelettes, l'attachant solidement aux rochers. Puis, les trois hommes se retirèrent dans un coin de la cave et se mirent à causer. Le détective entendit quelques fragments de leur conversation et comprit que les voleurs commençaient à ne plus

se sentir en sécurité et qu'ils allaient être obligés de se réfugier autre part. Il apprit aussi que leur butin était encore dans la cave.

Le chef de la bande envoya Bill et Jack s'arranger pour la location d'une voiture. Après leur départ, il s'assit et fuma pendant quelques instants, puis, subitement, se leva et prit son chapeau. Il sortit de la cave, laissant Turner seul avec les squelettes.

Dès qu'il fut parti, ce dernier commença à mettre à exécution un plan qu'il avait mûri. Il frotta ses liens contre le rocher et au bout de longs efforts parvint à les couper.

A cet instant, il entendit un bruit de pas dans le passage et, rapidement se cacha derrière un des squelettes.

Une femme pénétra dans la cave et appela ses compagnons. Naturellement, il n'y eut point de réponse. James Turner secoua alors le squelette ; un bruit d'ossements entre-choqués se fit entendre.

— Qui vient troubler notre paix? dit-il d'une voix sépulcrale, secouant de nouveau le squelette.

La femme sursauta, jetant un cri de frayeur.

— Sortez d'ici ! dit Turner de la même voix caverneuse, étendant la main et soulevant le bras du squelette.

C'en était trop pour la femme, qui, remplie d'effroi, s'enfuit par le passage.

Le détective la suivit. Par l'entrée du passage qu'elle avait laissé ouverte, il la vit s'enfuir et gagner la plaine aussi vite qu'elle pouvait courir.

James fit comme elle, quoique prenant une autre direction.

Il arriva en peu de temps à la résidence de lord Bakerfield, à qui il raconta sa remarquable aventure.

Immédiatement une douzaine d'hommes se dirigèrent vers la cave, guidés par James Turner. Avec précaution, ils refermèrent le rocher derrière eux et s'avancèrent dans le passage.

Ils trouvèrent la cave vide, les voleurs n'étaient pas encore revenus.

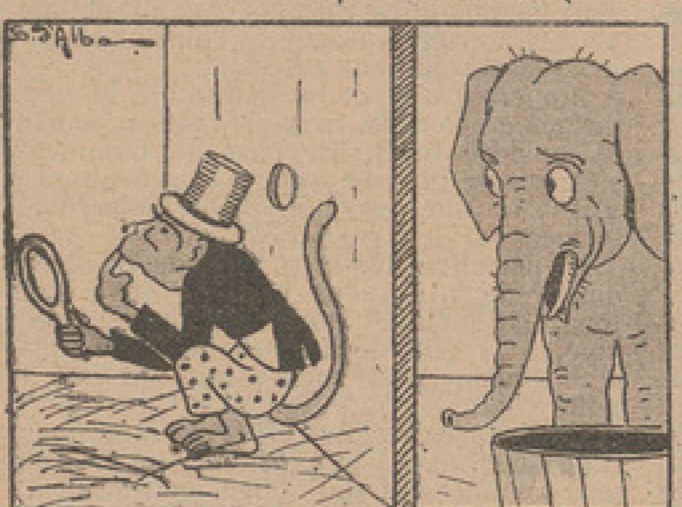
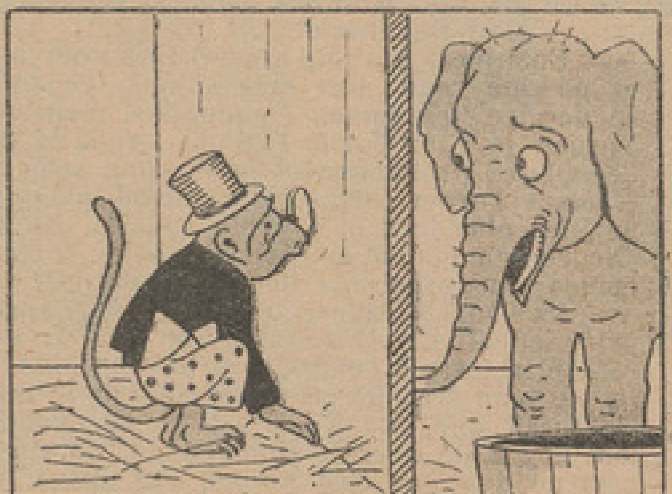
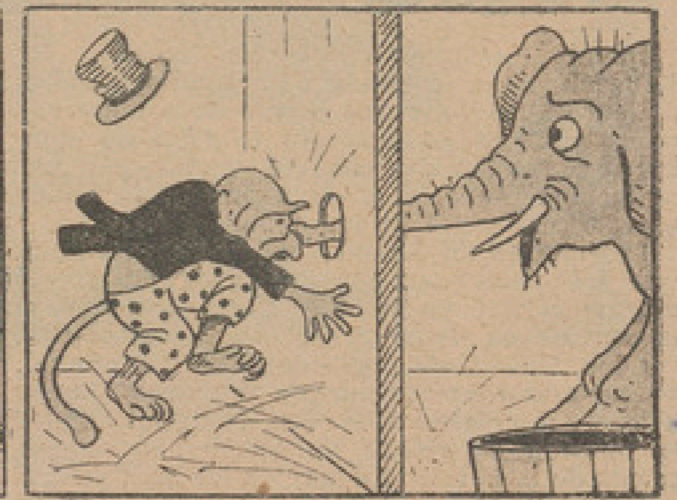
Ils se cachèrent dans différents endroits et attendirent. Au bout d'une heure environ, le chef de la bande rentra et fut fait prisonnier par le détective dès qu'il eut mis un pied dans la cave.

Les deux autres hommes furent pris de la même façon et, le jour suivant, la femme fut également arrêtée. Les trésors dérobés aux propriétaires des environs furent retrouvés dans la cave et rendus aux victimes des audacieux malfaiteurs, qui, grâce au refuge qu'ils avaient trouvé dans cette caverne mystérieuse, avaient pu jusque-là échapper aux recherches de la police et continuer impunément leurs exploits.

Seul, James Turner était parvenu à découvrir le repaire des bandits, qui furent tous sévèrement condamnés pour les nombreux vols commis dans les environs de Barwick.

FORTUNIO.

LE SINGE CURIEUX OU L'ÉLÉPHANT MALIN (HISTOIRE SANS PAROLES)



GRAND ROMAN DRAMATIQUE, par ALBERT PAJOL

I

DEUX FIEFFÉS CHENAPANS

Deux heures du matin.

Le boulevard de la Chapelle est désert.

De rares passants attardés et pressés de regagner un logis éloigné, un ou deux ivrognes soliloquant avec les réverbères dont l'économie administrative a éteint la moitié; de très loin en très loin, deux ombres encapuchonnées somnolant dans le retrait hospitalier d'une porte cochère, — trop peu nombreux représentants d'une police veillant parcimonieusement à la sécurité de la Ville-Lumière; — enfin s'ébattant à pattes-que-veux-tu toute la sarabande des rats en quête d'une nourriture de plus en plus absente depuis que la grande cité s'hygiénise en s'embellissant, et que son sous-sol bouleversé les chasse de leurs derniers refuges; hormis cela, tout s'est tu, tout s'est endormi, tout s'est éloigné.

Messieurs les « apaches » y sont chez eux.....

Sans trop se hâter cependant, un homme longeait cette nuit-là le trottoir central au-dessus duquel court la ligne du métropolitain.

Depuis quelques instants et sans qu'il s'en fût aperçu ou qu'il en tînt compte, il était suivi à distance pas trop respectueuse par un personnage à l'air peu sociable, à la mine patibulaire et à la tenue plutôt miséreuse; ses pieds étaient chaussés d'espadrilles, à semelles de corde qui, en quelque sorte, caoutchoutaient sa marche.

Notre promeneur avançait toujours et allait atteindre, pour le traverser en se dirigeant vers Montmartre, le large espace où le boulevard croisant l'amorce de la rue de la Chapelle et les dernières maisons du faubourg Saint-Denis, forme un vaste carrefour agrémenté d'un petit square verdoyant. Là on y voyait un peu mieux devant soi et surtout autour de soi.

Mais avant qu'il y débouchât, au moment précis où il entrait dans l'ombre projetée par le premier des énormes pilastres qui soutiennent la gare au-dessus de la chaussée, son suiveur eut le haut-le-corps d'un homme qui se décide à un coup quelconque; d'un bond il était sur l'autre et abattait violemment un couteau qu'il tenait ouvert, frappant entre les deux épaules, en bonne place, la victime qu'il s'était désignée.

La pointe de la lame n'eut pas le temps de piquer même l'épiderme : l'homme s'était retourné, saisissant de la main gauche le bras encore levé de l'escarpe et de la droite lui braquant en pleine figure un bull-dog menaçant.

— Imbécile! dit-il froidement et comme évitant d'élever la voix, tu ne peux donc pas t'assurer auparavant de celui à qui tu t'adresses?

— Ah! l'Arsouille! articula l'autre, stupéfait, en essayant de dégager de l'étreinte son poignet meurtri.

— Tu vois bien que tu me connais. Mais toi-même... Eh! oui, comment c'est toi, le Beau Môme? Ecolier, va!

— Qu'est-ce que tu veux? balbutia le garnement, qui ne semblait pas encore revenu de la rencontre, les rues sont si mal éclairées!

— Allons! c'est bon, dit d'un ton sec où perçait une certaine autorité, celui que le Beau Môme avait salué de cette appellation select de l'Arsouille, ramasse et cache-moi ça.

Le Beau Môme, avec empressement, ressaisissant son « eustache », fit jouer le cran d'arrêt, replia la lame et fit disparaître le couteau.

— Je ne suis pas fâché malgré ça, poursuivit l'Arsouille, de t'avoir rencontré.

— Tu me cherchais?

— Oui et non; toi ou un autre. Mais nous n'allons pas nous éterniser dans ce courant d'air. Si les rues sont mal éclairées, comme tu dis, elles ne sont pas sûres non plus.

— Tu ne m'en veux pas? s'excusa le Beau Môme.

— Je ne dis pas ça pour toi ni les autres. C'est pour ces messieurs de la police. Avec les sacrés piliers qu'ils nous ont plantés tout le long de notre boulevard, on n'est plus chez soi et on n'est jamais sûr qu'il n'y ait pas tendu derrière chacun d'eux une oreille trop curieuse.

— C'est juste, observa l'escarpe, tout ça n'y était pas autrefois, quand tu étais des nôtres; ça s'est bâti pendant que tu étais là-bas. Tu dois trouver du changement...

— Assez causé, te dis-je! Viens. Le bar de la Puce-qui-renifle existe-t-il toujours au moins, dans la rue de la Goutte-d'Or?

— Celui à l'arrière-boutique où l'on peut s'infiltrer à toute heure par la porte du couloir? Oui.

— Allons-y; là nous pourrons causer.

Le bar où nous allons retrouver nos deux personnages, ne diffère en rien des autres par sa façade ou son installation intérieure.

Le titre même dont nous avons entendu le Beau Môme le baptiser, — bar de la Puce-qui-renifle, — ne figure nullement sur son enseigne; c'est une appellation convenue, incomprise des gens qui ne sont pas des leurs, sous laquelle les sinistres habitués du père Bouvier, le patron, se désignent entre eux ce véritable repaire qu'ils croient inconnu de la haute police.

— Alors te voilà revenu parmi nous, commença le Beau Môme, quand les deux anciennes connaissances furent devant une bouteille de cachet rouge.

— Oui, ça m'a paru long à tirer, cette fois, répondit l'Arsouille. Cinq ans, ça compte, et pourquoi? je te le demande.

— Dam! si je me souviens bien, c'est pour ce petit cambriolage à main armée, avec tentative de meurtre sur le gardien... un enfantillage, quoi!

— Quand je dis : pourquoi? je veux dire pour quel profit? qu'est-ce qui m'en reste?

— Ah! le métier a des aléas, philosopha le Môme. Et pourtant tu savais bien travailler.

— Oui, mais j'y renonce, à ce travail-là.

— Tu te fais honnête homme?

— Je ne veux plus travailler que dans le grand.

— Peste! La réflexion t'a rendu ambitieux.

— Puis, en bande, on a trop à partager.

— Gourmand, va! fit le jeune escarpe. Alors c'est tout ça que tu avais à me dire?

Le Beau Môme ne justifiait pas, il s'en fallait de beaucoup, ce que ce sobriquet flatteur laisserait pressentir des charmes physiques de ce pâle voyou.

Un corps malingre auquel se rattachaient deux bras longs et étiques; un visage émacié par le vice et l'alcool, des yeux vides, enfoncés, un nez fin mais pincé, des lèvres exsangues surmontées de quelques poils de moustache, des joues creuses, le cou long et dégagé comme tendu de lui-même vers le couperet de la guillotine, les cheveux longs et collés à la mode des snobs de bas étage, le tout se dandinant sur des jambes fuyantes, affectant la démarche en roulis des rôdeurs de barrière, telle est la silhouette à peu près exacte de celui que par dérision autant que par raillerie pour la bonne opinion qu'il avait de lui-même, on avait surnommé le Beau Môme dans le monde spécial qui fréquentait la nuit au bar de la rue de la Goutte-d'Or.

Son compagnon ne lui ressemblait en rien.

Celui-ci avait bien toutes les apparences d'un chef. Honnête homme, il eût pu tenir une place dans la société et représenter avec allure. Malfaiteur, il avait de quoi commander à ses pareils qui recherchant dans les annales de leur noblesse à eux, avait fait revivre pour lui ce nom fastueux de Milord l'Arsouille, illustré par un romancier fameux. Et si jamais fut vrai ce dicton : « Rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un coquin », c'est bien à ce coquin-là qu'on pouvait l'appliquer. Il devait d'ailleurs, comme on le verra dans le récit de ces aventures, le mettre par la suite en pratique.

Une opération malheureuse, le cambriolage d'une villa à Maisons-Laffitte, interrompu par l'intervention soudaine de la « Sûreté » à qui il avait été « donné » par un indicateur, lui avait valu cinq années de travaux forcés. C'est de ce « là-bas » dont il était de retour.

— Oui, dans le grand, poursuivit l'Arsouille, et de plus j'espère même ne pas avoir à travailler longtemps; une fois, mais la bonne, suffira.

— Ah! ah! fit le Môme, subitement intéressé, et pressentant quelque grosse confidence de la part de l'ancien chef de bande.

— Mais pour cette fois-là encore, reprit l'autre, je ne pourrai pas agir seul.

— Est-ce que les « aminches » ne sont pas là pour te donner un coup de main?

— Merci bien, je n'en veux plus de tes « aminches », au nombre desquels il se glisse toujours un curieux. Non; toi seul si tu veux.

— Ça vaut la peine?

— Tu en jugeras toi-même.

— Voyons, parle.

— Rentré en France et débarqué depuis cinq jours à Bordeaux...

— Bordeaux? fit le Môme, ça me donne soif; fais-en donc revenir une bouteille. Oh là! père Bouvier, cachet rouge, une! Continue.

— Je m'embauchai, pour m'assurer tout au moins la nourriture et me permettre de voir venir, comme on dit, comme aide-plongeur, cuisinier, laveur de vaisselle, tout ce que l'on voudrait, dans un grand hôtel du cours de l'Intendance. Mais l'idée que toute cette

succulente boustifaille allait garnir la panse d'un tas de gens qui étaient sûrement « au pognon », ne tarda pas à m'en suggérer une autre.

— Celle de faire un échange et de faire passer un peu de ce « pognon » de leur poche dans la tienne.

— L'heure de la table d'hôte était on ne peut plus favorable pour une petite incursion dans les étages de l'hôtel, au hasard de la découverte. Car je voulais travailler proprement sans m'exposer à être repris ou réduit à jouer du couteau. Pendant le repas, tous les garçons sont pris par le service de table autour de laquelle, de leur côté, tous les voyageurs présents à l'hôtel, sont assis. Donc, toutes les chances de ne trouver personne dans les chambres et de ne pas en rencontrer davantage dans les couloirs et les escaliers. Trouver un prétexte pour m'absenter un instant de la cuisine, était facile. Entre le deuxième et le troisième services, je parvins l'autre soir à me glisser sans être vu, dans l'escalier ; le portier n'était pas à sa logette ; j'en profitai, en passant, prévoyant le cas où toutes les portes seraient fermées et n'ayant pas sur moi de quoi les ouvrir, par saisir une clef du tableau, sans oser m'attarder à en prendre plusieurs.

Une fois grimpé au premier palier, je regardai le numéro pendu à la clef ; c'était le numéro 1. J'y étais. Ouvrir la porte, m'introduire à tâtons, — car donner le courant électrique eût pu signaler ma présence inexplicable dans la chambre, — explorer le dessus de la cheminée, de la table, ce fut l'affaire d'une minute.

— Question d'habitude, remarqua le Môme.

— Rien sur les meubles ! Quand, en me retirant, ma main heurta le bouton du tiroir de la table ; je n'y avais même pas pensé.

— On ne pense pas à tout.

— J'ouvris le tiroir, j'y plongeai la main rapidement et la retirai aussitôt non sans avoir saisi prestement une dizaine de pièces qu'au toucher je sentis bien être des louis.

— Bravo !

— Mais me défiant qu'en descendant rapidement, — et il le fallait pour ne pas être surpris, — ces pièces mises à même ma poche ne décelassent leur présence insolite par leur tintement métallique, je pris sur le bureau, au hasard, une feuille de papier qui se présentait sous mes doigts, j'y enveloppai mon larcin et redescendis après avoir refermé la porte. Mais je crois bien que je n'en ai pas retiré la clef. Bref, je me remontrai à la cuisine, mais pour en ressortir aussitôt et prendre le train pour Paris.

— C'est toujours ça, en attendant, pas vrai ?

— Oui, en attendant, tu as raison. Car une fois dans le wagon de troisième classe où je m'étais jeté juste à temps, je sortis de ma poche ce qui me restait, mon voyage payé, des louis volés et que j'avais machinalement laissés dans leur enveloppe. Cette fois, j'avais ouvert le carreau de la portière pour jeter ce papier qui pouvait après tout devenir compromettant, on ne sait jamais, quand la curiosité me prit, et bien me prit de savoir ce que c'était. C'était une lettre. Cette lettre, datée du jour même, et qui venait évidemment d'être écrite quelques instants avant mon intrusion dans la chambre de son auteur, était adressée à... à quelqu'un à Paris, lui annonçant l'arrivée du signataire et de son enfant à jour fixe et par un train désigné. Ce signataire n'était autre, d'après ce que j'ai pu lire, qu'un richardissime Américain, venant ou plus justement revenant en France après une très longue absence.

— Alors ? questionna le Beau Môme, pendant que l'Arsouille reprenait salive en avalant d'un trait le contenu de son verre.

— Alors une pensée subite s'empara de mon esprit, un plan immense se déroula devant mes yeux, tout conçu, prêt à être exécuté. Cette lettre était une trouvaille qui devait m'enrichir, une mine d'or dont je tenais le filon. Je venais de voler deux cents francs, je les avais enveloppés dans un milliard.

— Bigre ! Mais ce plan, quel est-il ?

— Ce plan ne te regarde pas. Non, mais me crois-tu assez naïf pour me confier à toi jusqu'à ce point-là ? Crois-tu que j'irais me livrer pieds et poings liés à un complice dont je n'ai que faire ?

— Mais tu disais que tu ne pouvais pas agir seul ?

— Pour la mise en œuvre ; je me chargerai seul du reste.

— Comme tu voudras, fit avec un soupir le Môme, qui sentait une belle affaire lui échapper.

— Tu n'en auras pas moins ta part.

— Qui me l'assure ?

— Tu la prendras toi-même.

— En ce cas... Alors de quoi s'agit-il en ce qui me concerne ?

— Voilà.

Et les deux chenapans rapprochèrent encore davantage leurs têtes pour qu'aucun mot prononcé pût prendre une direction mauvaise du côté des « aminches » qui avaient rempli la salle et commençaient à regarder leur tête-à-tête persistant avec un air assez intrigué et une envie à peine dissimulée de se mêler à leur entretien.

— L'Américain dont je te parle doit disparaître.

— Compris ; compte sur moi pour le saigner.

— Il faut qu'il disparaisse sans qu'on puisse accuser ni toi ni moi d'avoir fait le coup.

— J'aime autant ça, mais je n'en vois pas le moyen.

— L'homme en question doit, avec son enfant, partir de Bordeaux le 18 de ce mois, par le train de 9 heures 45, devant arriver à Paris à 7 heures du matin.

— Comment le sais-tu ?

— Par la lettre dans laquelle il annonce son arrivée.

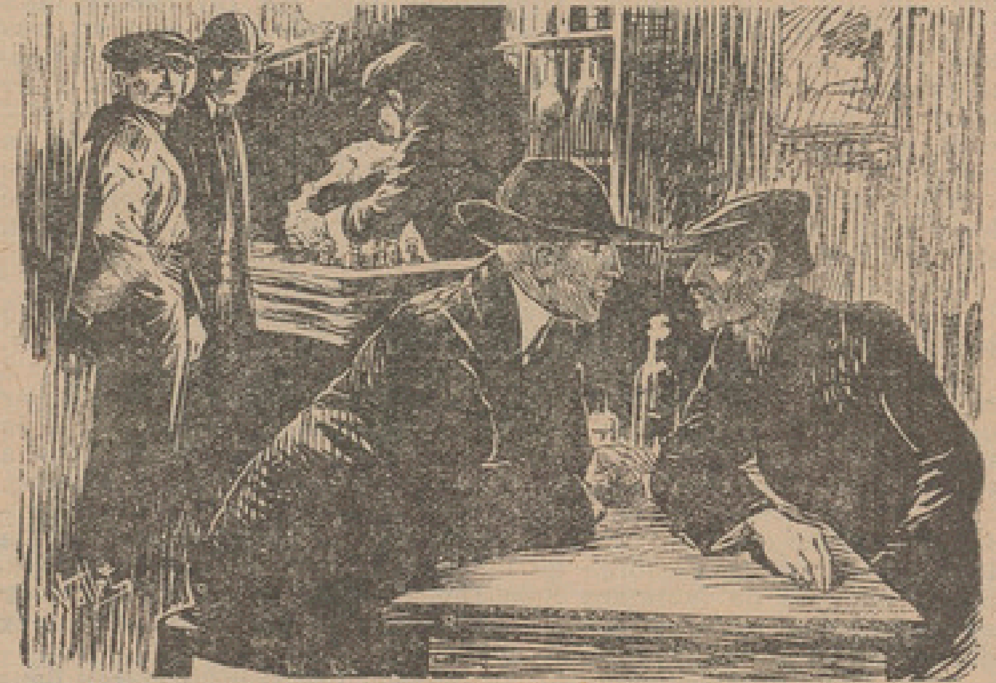
— Parfait.

— Or, pendant que j'en revenais moi-même, sais-tu la réflexion que je me faisais ? Quand le train filait à toute vitesse et en toute tranquillité, sa trépidation me faisait penser qu'il ne faudrait pas grand'chose tout de même pour l'arrêter dans sa course vertigineuse et que le moindre heurt provoqué sur sa route, serait suffisant, étant donné son élan, pour faire en une seconde de toute cette théorie de voitures et de tous ces gens y somnolant dans une quiétude trompeuse, un épouvantable monceau de débris fumants et de cadavres sans noms !

— Brrr ! Ça vous donne la chair de poule !

— Jeune fille, va ! Alors, comprends-tu comment celui dont j'ai un intérêt immense à supprimer l'existence pourrait disparaître sans que, en sachant bien nous y prendre, nous ne risquions ni le bagne ni... pire.

— Le train déraillera, continua, impassible et implacable, l'Arsouille, en pleine nuit, et bien malins seront-ils, ceux des Recherches, s'ils découvrent les coupables. Et je serai riche, ajouta-t-il comme en lui-même et sans autrement être ému à la pensée de l'horrible catastrophe projetée par lui.



Et les deux chenapans rapprochèrent encore davantage leurs têtes...

— Tuer tant de monde ! ne put s'empêcher de faire observer celui qu'il cherchait à entraîner dans l'accomplissement d'un pareil crime.

— Qu'importe ! Les tuer tous d'un coup, ou un par un comme tu es capable de le faire, au coin des rues... !

— C'est égal, ça m'en fait froid dans le dos.

— Tu « flanches » ?

— Dam ! Après tout, tu dis bien que toi tu seras riche... mais moi...

— Ne serons-nous pas là, ricana l'autre, pour porter secours aux victimes, et n'es-tu donc plus assez habile à fouiller les poches pour ne pas être certain de t'en aller après avoir rempli les tiennes comme tu ne l'as jamais fait et comme tu ne peux espérer le faire de toute ta vie ?

— Toi aussi ?

— Je te laisse tout le champ et tout le butin possible.

— Alors je ne comprends pas comment toi...

— Je te répète que ce qui me concerne ne te regarde pas. Est-ce dit ou non ?

— Si je refuse ?

— Tu ne peux pas, maintenant que je me suis confié à toi, sans cela...

Il faut croire que le Beau Môme lut clairement dans le regard pénétrant de l'Arsouille le reste de la menace, car sa décision fut aussitôt prise.

— C'est dit, fit-il.

— Alors nous ne nous quittons plus, c'est plus sûr. En route !

Et, appelant le père Bouvier pour payer sa dépense, l'Arsouille mit la main à la poche, en tira une pièce d'or et la jeta négligemment sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit le marchand de vins en examinant la pièce et en la rendant aussitôt à l'Arsouille.

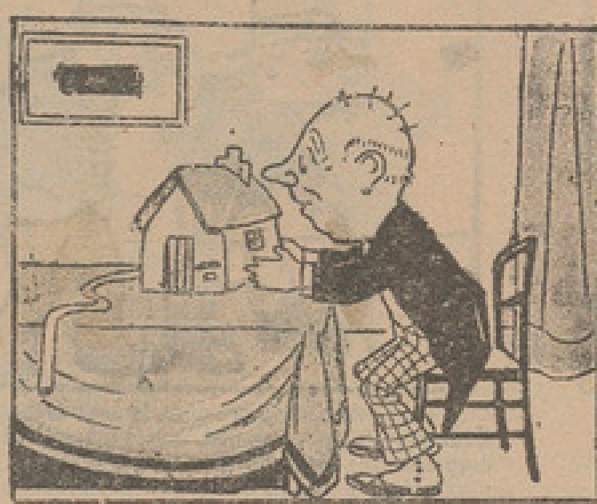
C'était bien un louis d'or, mais qui n'avait plus que la face ; il manquait la moitié de la pièce qui avait été très adroitement et très finement sciée par le travers de son épaisseur.

— Tiens ! dit simplement l'Arsouille, et sans plus insister, il remit la pièce dans une autre poche et paya avec une autre, une entière cette fois, que le père Bouvier rendu soupçonneux, fit sonner sur le marbre.

Les deux complices sortirent, et, comme s'il se fut agi d'une chose fort ordinaire, arrêtèrent froidement en chemin les détails d'exécution du monstrueux attentat qui menaçait de faire quelques heures à peine plus tard tant de malheureuses et innocentes victimes.

(A suivre.) A. PAJOL.

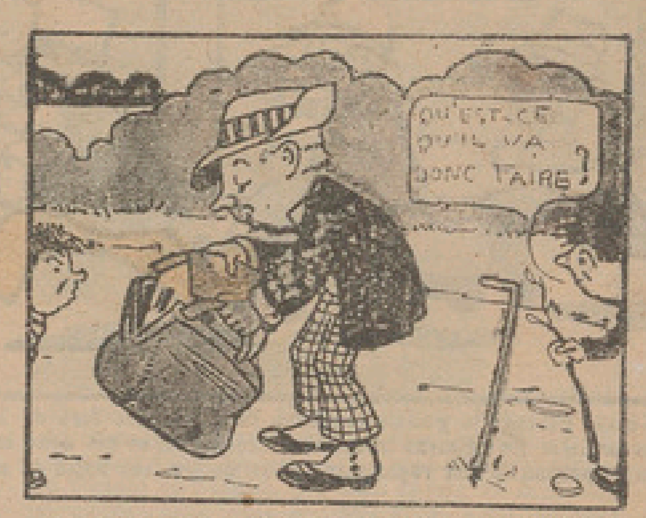
LA MAISON EN CAOUTCHOUC



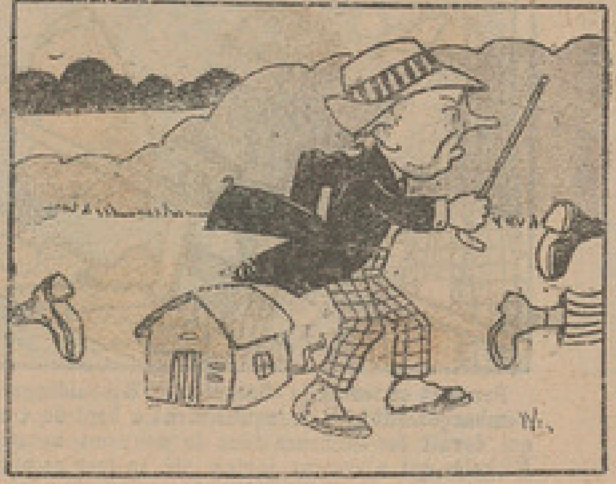
M. Dumanet était un homme pratique. Ne voulant plus se faire écorcher par les hôteliers et payer lorsqu'il irait à la « mer » ou à la campagne, des prix exorbitants pour un gîte plus ou moins confortable, il inventa une « maison » transportable et peu encombrante, une maison en caoutchouc.



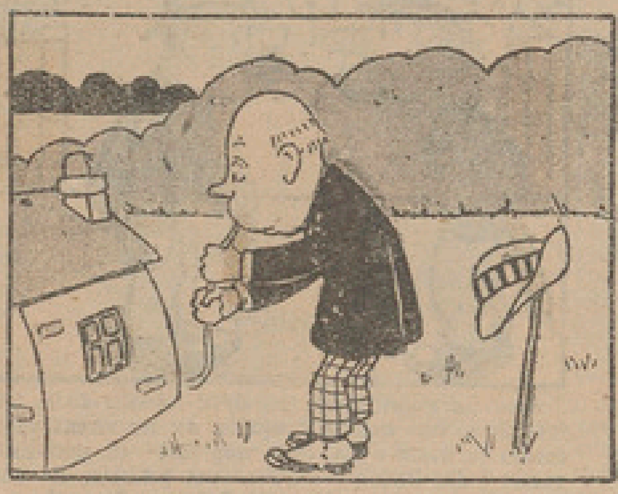
Par un beau soleil d'été, Dumanet débarqua dans un « petit trou pas cher » de Normandie et portant sa « maison » dans son sac, il s'enfonça dans la campagne, à la recherche d'un endroit à sa convenance.



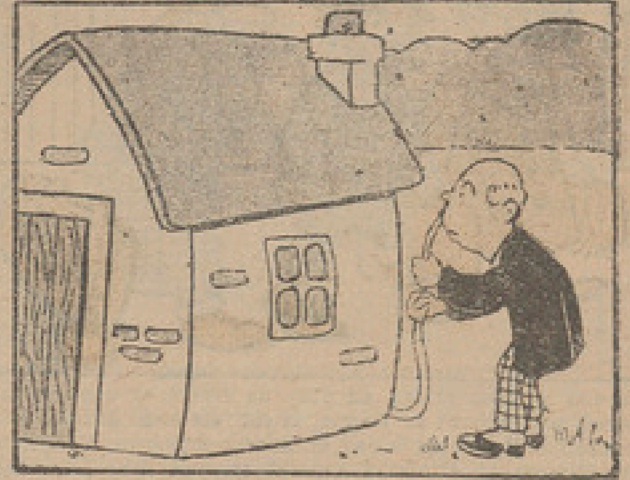
Ayant trouvé un emplacement à son goût, Dumanet « déballa » sa maison pour l'installer. Quatre gamins attirés par la présence de « l'inventeur » s'approchèrent, se demandant avec curiosité ce qu'il venait bien faire dans cet endroit.



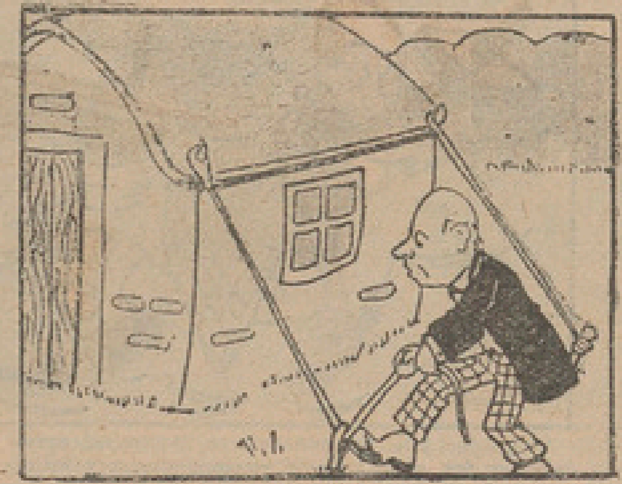
Dumanet, ne voulant pas être dérangé dans ses expériences, commença par se débarrasser de la société des quatre jeunes drôles qui partirent furieux d'être ainsi chassés.



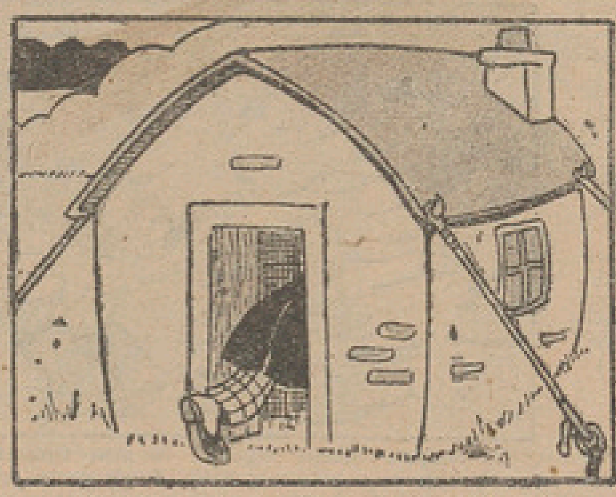
Dumanet commença alors à gonfler sa maison...



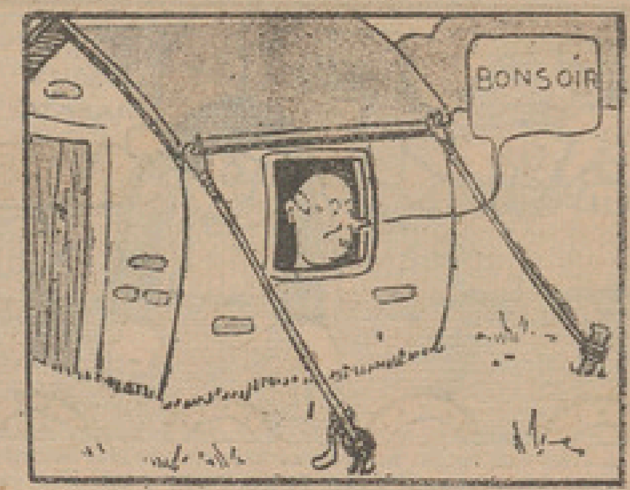
... qui prit bientôt des dimensions respectables.



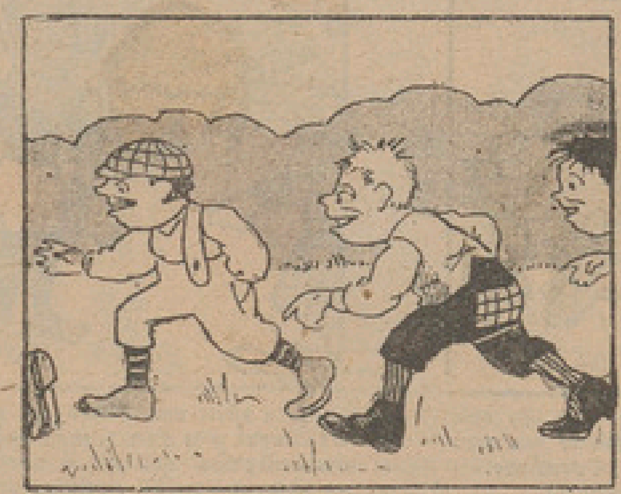
Quand il l'eut gonflé, Dumanet l'amarra solidement à terre à l'aide de quatre piquets et de solides cordes. La maison était montée.



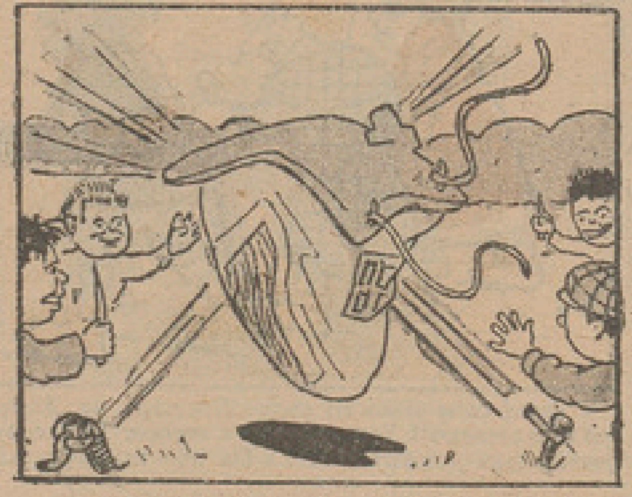
C'était, on le voit, une invention simple et pratique. Dumanet pénétra dans sa nouvelle habitation. Naturellement, en ouvrant la porte, l'air qui se trouvait à l'intérieur de la maison s'échappa, mais comme elle se trouvait tendue par les cordes, ça n'avait aucune importance.



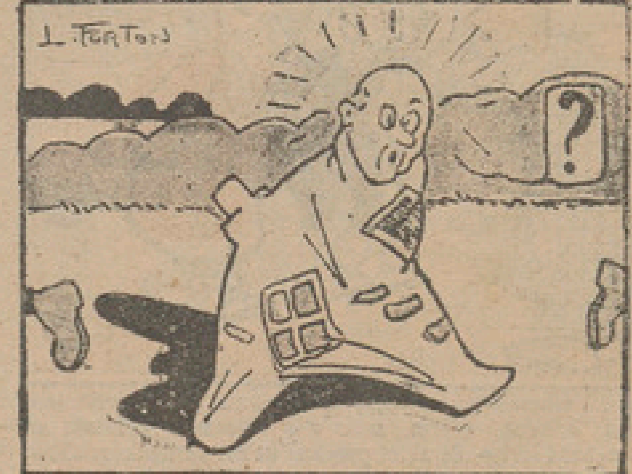
Dumanet était enchanté de sa trouvaille, et une fois « chez lui », il se disposa à prendre un repos bien mérité. Il ne tarda pas à s'endormir et à ronfler comme un orgue.



Il dormait depuis quelques minutes, lorsque les quatre gamins qu'il avait chassés si furieusement, s'approchèrent à pas de loup, décidés de se venger de Dumanet. Quand ils furent près de la « maison », ils sortirent leurs couteaux, et...

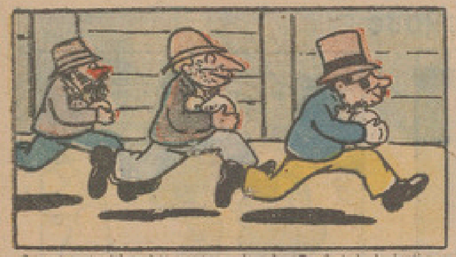


... coupèrent tous en même temps les cordes retenant l'habitation. Immédiatement, le caoutchouc n'étant plus tendu, se replia sur lui-même avec force, réveillant en sursaut l'infortuné dormeur.

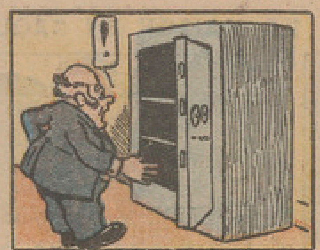


Dumanet, tout bouleversé par cet effondrement soudain, se trouva vêtu d'un complet élastique d'un nouveau genre, et ne parvenant pas à s'en dépêtrer il dut rentrer chez lui dans ce costume aussi original qu'embarrassant. Dumanet songea que son invention n'était pas encore ce qu'il avait « rêvé » et qu'elle présentait trop d'inconvénients.

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite et fin.)*



S'étant partagé la galette contenue dans le coffre-fort de la boutique dans laquelle ils s'étaient introduits, Croquignol et ses deux compagnons s'empressèrent de filer rapidement et de mettre leur butin en sécurité.



Le lendemain matin, lorsque le banquier constata en ouvrant son coffre-fort, la disparition de ce qui se trouvait dedans, il jeta les hauts cris et faillit se trouver mal. Bref, l'affaire fut bientôt connue, les journaux s'en emparèrent...



... et la police, en la personne de deux de ses meilleurs limiers, Duflair et Dutasse, se mit à la recherche des auteurs de ce coup d'audace, dont l'arrestation, d'après les journaux, *n'était plus qu'une question de quelques heures.*



Croquignol, Ribouldingue et Filochard, se sachant recherchés, se gardèrent bien de se faire remarquer par des dépenses exagérées, et pour plus de sécurité, ils résolurent de filer en Amérique.



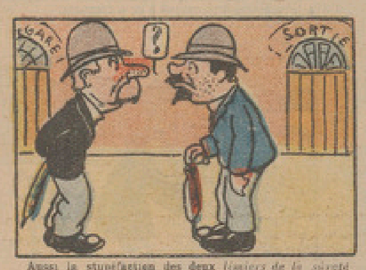
Ayant pris toutes leurs précautions pour le cas où ils seraient *filés*, les trois amis prirent donc un train à destination du Havre. Au moment de monter dans le train, ils remarquèrent la présence de deux individus à mine suspecte. « Oh ! oh ! ouvrons l'œil, dit Croquignol, y a du louche. »



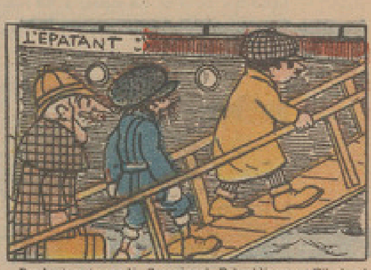
En effet, les Pieds Nickelés avaient raison de se tenir sur leurs gardes, car les deux individus qu'ils avaient aperçus sur le quai de la gare n'étaient autres que Duflair et Dutasse, les deux agents de la sûreté, qui prirent place dans le même train. « Oui, ce sont eux, dit Dutasse, nous les arrêterons à l'arrivée du train au Havre. Ah ! les lascars, ils ne se doutent pas de la surprise. »



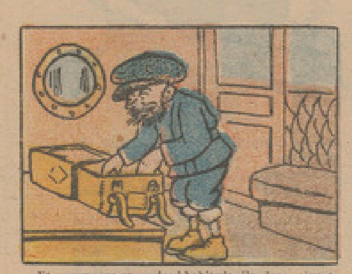
Quand le train arriva en gare du Havre, et que les trois associés descendirent du wagon, il eût été bien difficile de les reconnaître. Prévoyant le cas où ils seraient *pistés*, Croquignol, Ribouldingue et Filochard avaient emporté dans leur valise des vêtements de rechange, et se trouvant seuls dans leur compartiment, ils avaient pu se transformer à leur aise.



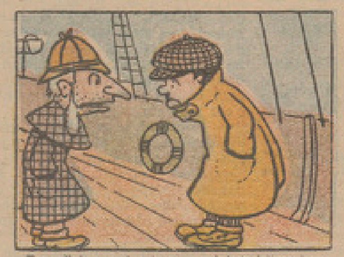
Aussi la stupéfaction des deux *limiers de la sûreté* fut-elle à son comble lorsqu'ils ne les virent pas descendre du train. « Ça c'est trop fort ! où sont-ils donc passés ? dit Duflair. — C'est pas possible, ils ont dû descendre en route, répondit Dutasse. Je crois que les lascars se sont payé notre tirelire dans les grands prix. » Et navrés, les deux *policiers* reprirent le chemin de la capitale.



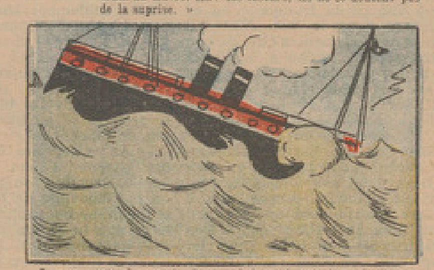
Pendant ce temps-là, Croquignol, Ribouldingue et Filochard s'embarquaient bien tranquillement à bord du transatlantique qui devait les emmener dans le *nouveau monde*. Les Pieds Nickelés qui n'avaient jamais été en mer se promettaient de l'agrément au cours du voyage.



Et pour ne pas en perdre l'habitude, ils *s'occupèrent* activement pendant la traversée, visitant non seulement le paquebot, mais également les cabines des voyageurs.



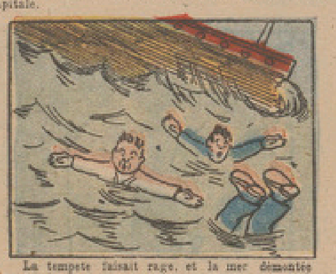
Tout allait pour le mieux, quand, le troisième jour, Croquignol et ses compagnons, se sentirent mal à l'aise. « Ça me gargouille dans l'estomac, dit Filochard, je n'sais pas c'que c'est, mais ça ne va pas du tout ! »



La mer était devenue houleuse, et bientôt une tempête épouvantable éclata ; l'énorme paquebot était ballotté sur les vagues comme une simple coquille de noix ; Croquignole, Ribouldingue et Filochard commencèrent à regretter de s'être embarqués.



Il en était bien temps ! En proie au plus violent mal de mer, les *audacieux filous* faisaient tristes figures ! « Ça y est, j'vas casser ma pipe, c'est sûr ! soupirait entre deux hoquets Ribouldingue ! — J'ai jamais été si malade, dit Filochard. Quel sale fourbi que ces bateaux-là ! j'aime encore mieux l'autobus, on est encore moins secoué. »



La tempête faisait rage, et la mer démontée secouait le paquebot avec furie. Soudain un craquement sinistre se fit entendre, et impuissant à résister à la tempête, le transatlantique sombra tout d'un coup. Les passagers se jetèrent tout habillés à la mer.



Croquignol put, par bonheur, se raccrocher après une épave et fut ainsi ballotté pendant plusieurs heures, au milieu de l'océan, se cramponnant après le morceau de mât brisé qui le soutenait, avec l'énergie du désespoir.



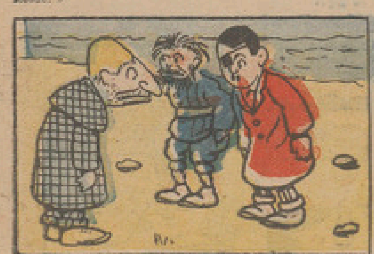
De son côté, Filochard, un peu plus heureux avait réussi à saisir une bouée de sauvetage ; mais, peu rassuré, il se demandait ce qu'il allait devenir.



Moins bien partagé que Filochard, Ribouldingue avait malgré tout réussi à se hisser sur un tonneau vide. L'infortuné, terrifié et ayant la frousse de se noyer, jetait des cris épouvantables, appelant en vain à l'aide.



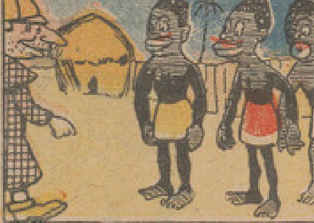
Enfin, la tempête s'apaisa peu à peu, et la mer rejeta les trois amis sur une côte déserte. Epuisés et ne se rendant pas encore bien compte de ce qui s'était passé, ils furent d'abord très heureux de se retrouver tous ensemble.



Puis ils envisagèrent ensuite la situation. Elle n'avait rien de bien brillant. « Ben, nous v'là propres à présent, où sommes-nous ici ? — Et notre galette ! Qu'est-ce que nous allons devenir ! »



« Quand on se désolerait encore davantage, dit Ribouldingue, c'est pas cela qui nous avancerait. Voyons, y a qu'à explorer les environs, et voir ce que nous pouvons faire pour sortir d'ici ! » Les trois naufragés partirent à l'aventure.



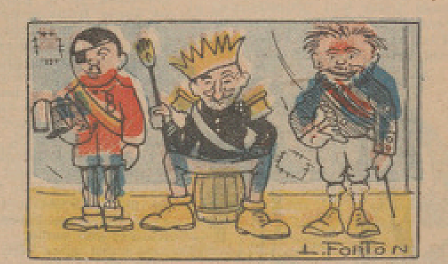
Après avoir marché pendant quelques heures, ils se trouvèrent près d'un village nègre et s'approchèrent des indigènes qui par bonheur étaient des gens paisibles et à moitié civilisés. Croquignol et ses deux compagnons firent comprendre de leur mieux ce qui leur était arrivé.



Quelques noirs les accompagnèrent à la côte et comprirent, en voyant le transatlantique à moitié englouti, que les nouveaux venus avaient fait naufrage. Croquignol remarqua que la mer avait rejeté quelques caisses sur le rivage, il les fit emporter au village et en distribua le contenu aux nègres émerveillés. Parmi les caisses, l'une d'elles contenait des flacons d'une certaine eau merveilleuse guérissant toutes les maladies. Croquignol l'employa sur les sauvages qui...



... crurent que Croquignol avait le don de les soulager de leurs maux. Bref, il devint bientôt populaire, et pour lui témoigner leur reconnaissance les braves sauvages le proclamèrent roi de la tribu.



Croquignol monta donc sur le trône, et naturellement nomma Ribouldingue et Filochard premiers ministres. Respectés et choyés par les sujets, le *roi et ses ministres* gouvernèrent avec sagesse, se contentant de se laisser vivre à *la douce*. « Qui qu'aurait dit qu'on s'rait un jour à la tête d'un royaume ! dit joyeusement Croquignol. Hein ! ça va en boucher un coin au protocole, quand on viendra à l'Elysée ! » Croquignol Ribouldingue et Filochard, contents de leur sort, n'en demandèrent pas davantage, et ainsi se terminèrent les exploits de la joyeuse bande des Pieds Nickelés.

FIN

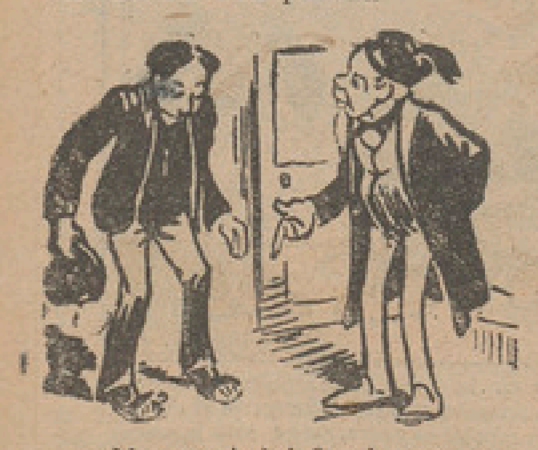


Sacré bohème de Pétilleau! En voilà un qui n'engendre pas la mélancolie. Lorsqu'il était moutard, que de métiers l'avaient déjà tenté parmi lesquels celui de poseur de robinets, cela pour pouvoir, toute sa vie, jouer des airs dans une petite trompette en se baladant dans la rue. N'avait-il pas rêvé également d'être garçon épicier, parce qu'on a la liberté de puiser de temps en temps dans le sac aux pruneaux.

Il advint que Pétilleau, arrivé à l'âge d'homme, jugea meilleur de n'exercer aucun état et d'attendre que son oncle à héritage fût décédé pour prendre sa succession dans son métier de rentier. En attendant, il croquait son maigre patrimoine, et lorsqu'il n'eut plus un traître sou, il s'en alla trouver son oncle pour lui emprunter les cinq cents francs nécessaires à payer l'arriéré dû à son propriétaire et à renouveler sa garde-robe.

— Mon oncle, lui dit-il d'un air solennel, un propriétaire est un créancier que l'on ne doit jamais négliger. Si les dettes de jeu sont sacrées, payer son terme est une obligation encore plus sacrée.

Animal de Pétilleau, il savait prendre son oncle par son côté faible, car le vieil homme étant propriétaire, se montra très flatté d'un tel raisonnement. Il prêta la somme demandée, mais, en échange, il tint à son neveu des raisonnements à perte de vue sur la nécessité qu'il y a pour un homme sain de corps et d'esprit et dénué de ressources, à se chercher, dans le plus bref délai, une situation sociale. Pétilleau approuvait. C'était d'ailleurs ce qu'il avait de mieux à faire. Cependant l'oncle n'arriva pas à le convaincre tout à fait de cette nécessité immédiate. Pétilleau ne paya point son propriétaire, ne renouvela point sa garde-robe, fit d'autres dettes, et, l'air minable, vint revoir son parent.



— Mon ami, lui fit observer judicieusement le richard, je voudrais bien, quand tu viens me faire visite, que tu n'aies pas de chaussures tellement transparentes qu'on peut voir tes orteils à travers.

— Qu'est-ce que vous voulez, mon oncle; si je ne travaille pas, mes souliers, eux, travaillent pour nous deux. Ah! les pauvres, que de pas et de démarches ils sont condamnés à faire dans une journée.

Alors l'oncle fit cadeau à Pétilleau d'une paire de chaussures presque neuves, et d'un peu d'argent.

Quand Pétilleau, quelque temps après, revint voir son oncle, celui-ci lui demanda :

— Eh bien, tu n'as pas encore trouvé une place?

— Malheureusement non, mon oncle, et j'en ai été réduit à vendre ma tête à un original.

— Comment, ta tête?

— Mais oui, ma tête, mais livrable seulement après mon décès. L'acte d'engagement est signé, et pour pas cher, allez : dix francs, une misère!

— Animal, va, tu ne seras donc jamais sérieux?

— J'en arriverai bien à vendre le reste si je ne trouve toujours pas de place.

— Ah! c'est bien la peine que tes parents t'aient fait donner une instruction soignée. Quand on me demande de tes nouvelles et qu'on me questionne sur la carrière que tu as embrassée, je ne sais que répondre. Je dis : « Il cherche toujours sa voie, mais il est intelligent et je suis certain qu'avant peu il aura une belle situation... »

Et tout en glissant une nouvelle



somme à son coquin de neveu, il ajouta :

— Tu sais, mon ami, les meilleures choses dans la vie ont des bornes. Ma générosité n'est pas inépuisable. Je crois que tu cherches une place tout en priant le bon Dieu de ne pas en trouver. Eh bien, je te préviens que si tu ne te trouves pas une place avant deux mois, je prendrai un parti énergique, je ne te reverrai plus. J'irai même plus loin, je te déshériterai. Tu es prévenu. Tes plaisanteries de bohème m'ont amusé jusqu'à ce jour, mais je commence à trouver qu'elles ont assez duré. Sur ce, au revoir.

Cette fois, Pétilleau n'avait pas le sourire en sortant de chez son oncle. « Ça se gâte », dit-il, et il se mit sérieusement en campagne. Un mois après, il revenait trouver son oncle.

— Vous allez être content, lui annonça-t-il, j'ai trouvé enfin un emploi, j'en prends possession à partir du premier du mois prochain, ce n'est pas très rémunéré mais, enfin, il ne faut pas avoir de trop grandes exigences quand on débute. J'aurai cent francs par mois.

— Ça, mon ami, c'est bien. Je commence à croire que tu deviens raisonnable. Et cet emploi?

— J'entre en qualité de commis aux écritures dans une grande entreprise de vidanges.

— De vidanges, dis-tu?... Ah!



non, mon ami; les vidanges c'est très joli à condition que cela rapporte quarante mille francs par an; l'argent fait passer sur bien des choses. Mais, vraiment, quand mes amis me demanderont ce que tu fais, je serai très embarrassé pour leur dire que tu es dans les vidanges à raison de cent francs par mois. Non, non, c'est ridicule.

— Pourtant, mon oncle, objecta hypocritement Pétilleau, il n'y a pas de sots métiers.

— C'est possible, mais il est, par ces temps de muflerie à outrance, des situations sociales qu'on n'ose pas avouer sans quelque confusion.

— Pourtant, il faut bien que je travaille, j'ai tant besoin d'argent.

— Si ce n'est que ça, tu peux te rassurer; je ne te laisserai pas manquer de ressources tant que tu n'auras pas trouvé autre chose de mieux.

Et Pétilleau obtint encore des subsides pendant quelques mois.

Quand il s'aperçut que l'oncle commençait, de nouveau, à se lasser, il se remit en campagne et, un beau jour, il arriva triomphalement chez son parent pour lui annoncer qu'il allait être incessamment nommé sergent de ville.

— Sergent de ville! s'écria le brave homme, abasourdi, mais tu es fou.

— Pourquoi donc, mon oncle? J'ai été recommandé par un de mes amis à un député influent et il m'a dit : « Pour l'instant, tout ce que je puis pour vous, c'est de vous faire entrer dans le corps des gardiens de la paix, et encore considérez-vous comme un privilégié. »

— Non, mille fois non, répondit l'oncle. Qu'est-ce que diront les parents et les amis lorsqu'ils te rencontreront en uniforme de flic sur la voie publique?

— Eh bien, mais je crois qu'ils seront bien contents que je lève mon bâton blanc afin de leur faire livrer passage quand il y aura trop d'encombrement.

— Allons donc, allons donc. Tu serais officier de paix, je trouverais la chose acceptable, mais sergent de ville, toi qui as reçu une instruction et une éducation supérieures! Sergent de ville, toi, un garçon de ton rang! Tu n'y songes pas. J'aime mieux que tu prennes le temps nécessaire pour te chercher une autre situation. Il faut un peu de décorum, mon ami, du décorum, que diable!

Et Pétilleau partit encore tranquillisé pour quelque temps.

Lorsqu'il revint voir son oncle, il trouva celui-ci alité, et si malade que le médecin se montrait inquiet.

— Mon oncle, s'écria le trop jovial bohème, vous voulez du décorum, vous allez être servi; j'entre dans les pompes funèbres.

— Hein? fit l'oncle en sursautant.

— Oui, je vais être nommé commissaire des morts, et encore que de protections il m'a fallu pour cela. Je porterai l'habit à queue, j'aurai un bicorne comme un général, une écharpe comme monsieur le maire; êtes-vous content?

— Ah ça! est-ce que tu deviens fou? gémit le vénérable vieillard. Non, ça n'est pas possible. J'aimerais mieux te faire des rentes jusqu'à la fin de tes jours. A l'idée que tu serais peut-être commandé pour venir m'enterrer, j'en ai froid dans le dos...

Huit jours après, Pétilleau, en parlant du brave homme, disait : « Feu mon oncle... » Peut-être lui avait-il donné le coup de grâce. En attendant, et suivant la dernière volonté du défunt, il suivit le corps de son parent au lieu de le précéder.

Et Pétilleau trouva enfin l'emploi qui convenait à ses goûts et à ses aptitudes : celui de rentier.

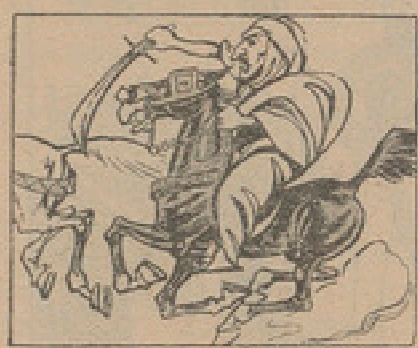
Cependant, il est tellement flemmard que le jour où, les ciseaux en main, il lui a fallu détacher un stock considérable de coupons échus, il s'est écrié, les yeux au ciel et s'épongeant le front :



« Quel métier, quel métier! Ma parole, je n'ai jamais autant travaillé de ma vie! Et par ces chaleurs, c'est malsain! Vraiment mon oncle aurait bien pu les découper avant de mourir! »

ALPHONSE CROZIÈRE.

LE TRANSPARENT LUMINEUX



Profitant de l'absence des troupes françaises envoyées dans d'autres colonies, le grand chef arabe Ben Claudek Arama parcourut toute l'Algérie, appelant les Arabes à la révolte ; il fallut faire revenir un général et des troupes pour les combattre.



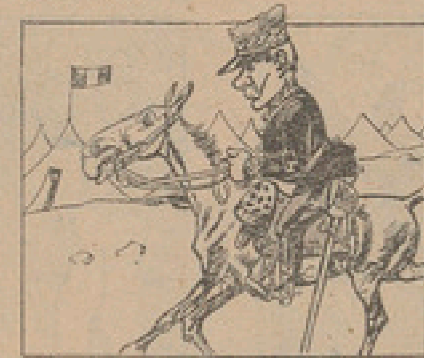
Les montagnards kabyles, fortement retranchés dans des montagnes inaccessibles et fanatisés par leurs chefs, luttaient désespérément et repoussaient victorieusement toutes les attaques violentes et réitérées des troupes françaises, dont une grande partie était déjà mise hors de combat.



Voyant que ses troupes n'avançaient pas, et craignant de perdre tous ses hommes, le général français fit réunir les chefs kabyles. Lorsqu'ils furent tous réunis, il leur tint le langage suivant :



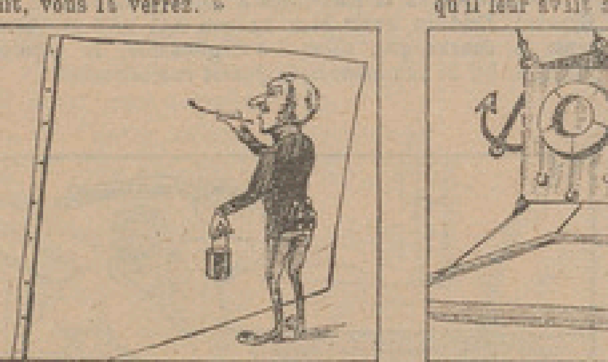
« Il est inutile de résister plus longtemps, car c'est votre Dieu, c'est Allah lui-même, qui m'a ordonné de venir conquérir votre pays pour vous punir de vos péchés ; si vous voulez la preuve, regardez au ciel cette nuit, vous la verrez. »



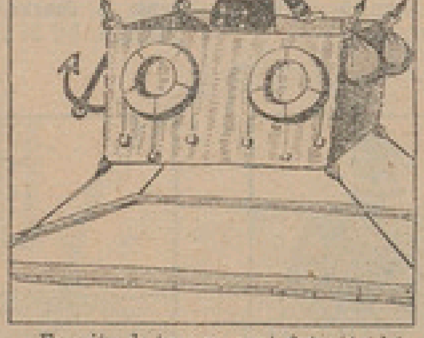
Puis, ayant dit tout ce qu'il avait à dire, le général rompit la conférence et, remontant à cheval, il reprit le chemin du camp, cherchant pendant tout le trajet le moyen de fournir aux chefs kabyles la preuve qu'il leur avait annoncée.



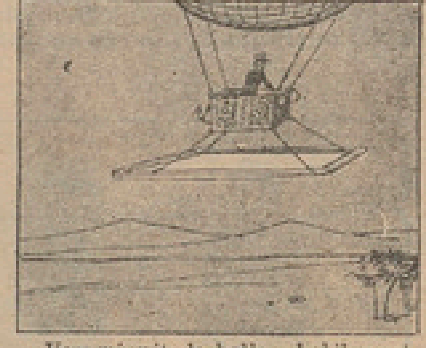
Pendant que le général rentrait au camp français, les chefs kabyles retournaient chacun dans leur tribu reporter à leurs compatriotes les paroles du général et les engager (si la preuve annoncée était fournie) à cesser toute résistance.



Sitôt rentré au camp, le général fit faire un transparent lumineux en toile blanche, sur lequel, en lettres arabes, il fit écrire ces mots : « Soumettez-vous aux Français, c'est par mon ordre qu'ils vous combattent. » Signé : « ALLAH. »



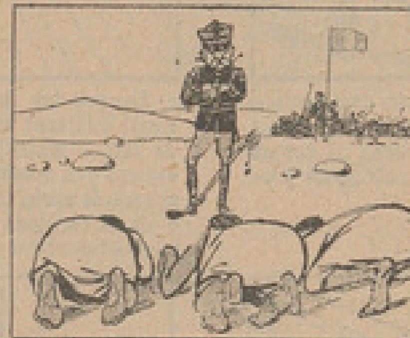
Ensuite, le transparent fut attaché au-dessous de la nacelle d'un ballon dirigeable, lequel ballon faisait partie du matériel de campagne de la colonne expéditionnaire et était complètement inconnu aux Kabyles.



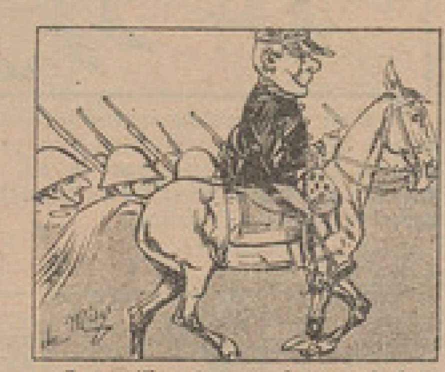
Vers minuit, le ballon, habilement conduit par les aérostiers de la colonne, s'enleva par une nuit très obscure, où seul le transparent se pouvait voir.



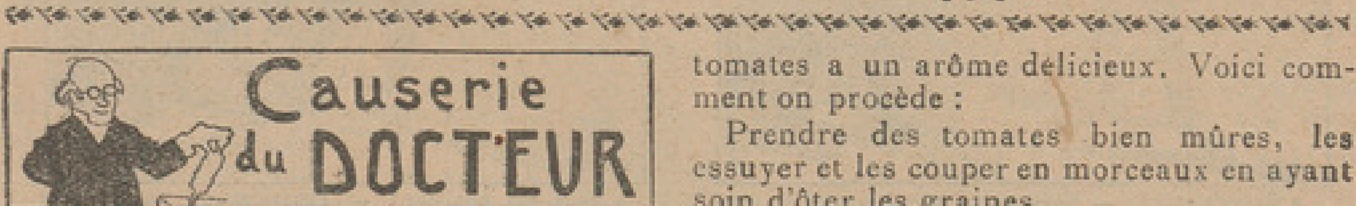
Les Kabyles furent épouvantés en apercevant le transparent, et surtout en lisant ce qu'ils croyaient être la volonté de leur Dieu. Craignant sa colère s'ils enfreignaient ses ordres...



... ils vinrent tous le lendemain se prosterner humblement aux pieds du général et faire leur soumission, en implorant sa clémence, en le priant d'intercéder pour eux auprès d'Allah, leur Dieu, ce qu'il leur promit.



Lorsqu'il eut reçu la soumission des chefs kabyles, le général entreprit une tournée d'inspection dans toutes les provinces de l'Algérie et il put se rendre compte que, la nouvelle du prétendu miracle s'étant répandue de tous côtés, toutes les populations étaient tranquilles et le pays pacifié.

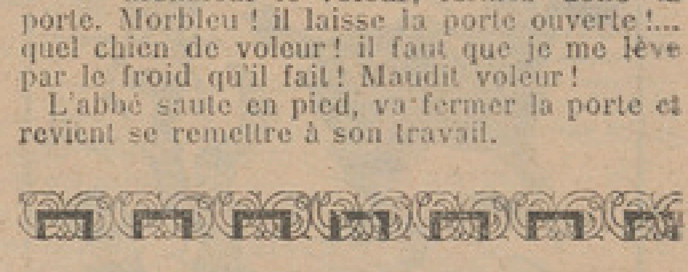


UNE CONFITURE SUCCULENTE AVEC DE LA TOMATE

Demandez plutôt aux Toulousains, et vous serez de suite convaincu que la confiture de tomates a un arôme délicieux. Voici comment on procède :

Prendre des tomates bien mûres, les essuyer et les couper en morceaux en ayant soin d'ôter les graines.

Mettre dans une bassine avec poids égal de sucre et un bâton de vanille. Laisser cuire et réduire jusqu'à ce que les fruits soient en marmelade.



MOLIÈRE ET SON VOLEUR

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout ce qui n'intéressait pas ses travaux sur le système de Descartes. Il n'avait point de valet et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche.

Un matin, il entend frapper à sa porte.

— Qui va là ?

— Ouvrez...

Il tire un cordon et la porte s'ouvre. Molière, ne regardant point :

— Qui êtes-vous ?

— Donnez-moi de l'argent.

— De l'argent ?

— Oui, de l'argent.

— Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ?

— Voleur ou non, il me faut de l'argent.

— Vraiment oui, il vous en faut ? Eh bien ! cherchez là dedans...

Il tend le cou et présente un des côtés de la culotte ; le voleur fouille.

— Eh bien ! fait ce dernier, il n'y a point d'argent.

— Vraiment, non ? Mais il y a ma clef.

— Eh bien ! cette clef...

— Cette clef, prenez-la.

— Je la tiens.

— Allez-vous-en à ce secrétaire ; ouvrez...

Le voleur mit la clef à un autre tiroir.

— Laissez donc, ne dérangez pas, ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-vous ? Ce sont mes papiers : à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent.

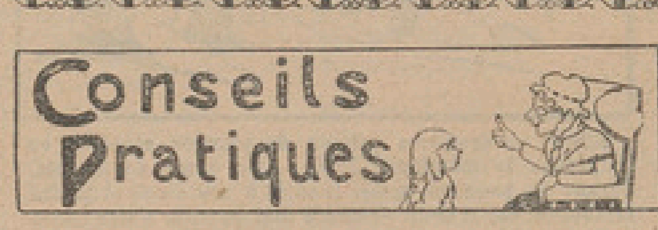
— Le voilà.

— Eh bien ! prenez. Fermez donc le tiroir...

Le voleur s'enfuit.

— Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte !... quel chien de voleur ! il faut que je me lève par le froid qu'il fait ! Maudit voleur !

L'abbé saute en pied, va fermer la porte et revient se remettre à son travail.



Les végétaux toxiques.

Bien des personnes ignorent que l'association au cours d'un repas, de fruits acides avec des légumes contenant plus ou moins de l'acide oxalique (sel d'oseille) peut opérer dans l'estomac une réaction speciale très mal supportée par le tube digestif d'où il résulte une sorte d'empoisonnement (surtout chez les jeunes enfants).

C'est ainsi que lorsqu'on mangera de l'oseille, des épinards ou de la tomate qui renferme en grande quantité de l'acide oxalique, on évitera avec soin de prendre au dessert des cerises, des groseilles, des oranges ou du jus de citron ; ces fruits contiennent une certaine quantité d'acide citrique.

De même que si l'on purge un enfant avec de la limonade ordinaire Ragé (qui est saturée d'acide citrique), on ne lui fera point absorber du bouillon aux herbes ; mais de préférence des infusions chaudes : tilleul, thé, etc. Réserver le bouillon aux herbes pour l'huile de ricin.

En cas de troubles digestifs dus à l'absorption d'acide oxalique il suffit de prendre 1 à 2 grammes de tanin, tous les soirs pendant 4 à 5 jours.

Dr E. M.

Nous commençons aujourd'hui

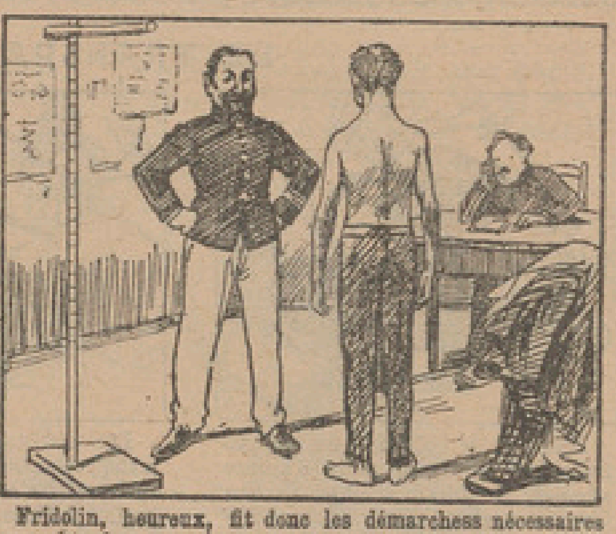
FRIDOLIN LA FORTE TÊTE, OU LES EXPLOITS D'UN ÉVADÉ (Histoire émouvante et véridique.)



Fridolin touchait à ses dix-huit ans lorsqu'il trouva que la vie d'aide-maçon qu'il menait à Paris était fade, pas assez mouvementée pour son caractère aventureux. Et il déclara un soir à ses parents : « J'en ai assez de ce métier dans lequel je perds mon temps et ma jeunesse. »



« J'ai décidé de m'engager, d'aller aux zouaves, en Afrique. Je veux voir du pays, je sens que là-bas je saurai faire mon chemin. Vous voudrez bien me donner votre consentement? » Le père, un vétéran de 1870, répondit : « Tu as raison, mon fils, je t'approuve!... » Mais la maman pleurait silencieusement.

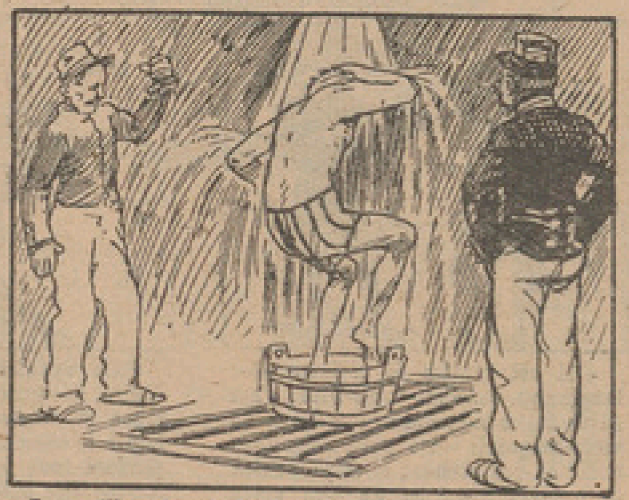


Fridolin, heureux, fit donc les démarchess nécessaires pour obtenir ses papiers et alla passer la visite médicale au bureau de recrutement des Invalides. Là une déception l'attendait. Le major, d'un air narquois, lui dit après l'avoir ausculté : « Vous, aux zouaves? Eh bien! mon garçon, vous ne doutez de rien!... »

« Et pourquoi, monsieur le major? demanda Fridolin. — Trop mince, mon gaillard, pas assez de poitrine; vous êtes bâti plutôt pour faire un cavalier qu'un fantassin, si vous voulez, nous avons des places du 9e dragons à Agen, le bon pays des pruneaux, nous vous y envoyons. Mais pas en Afrique. » Résigné, Fridolin accepta.



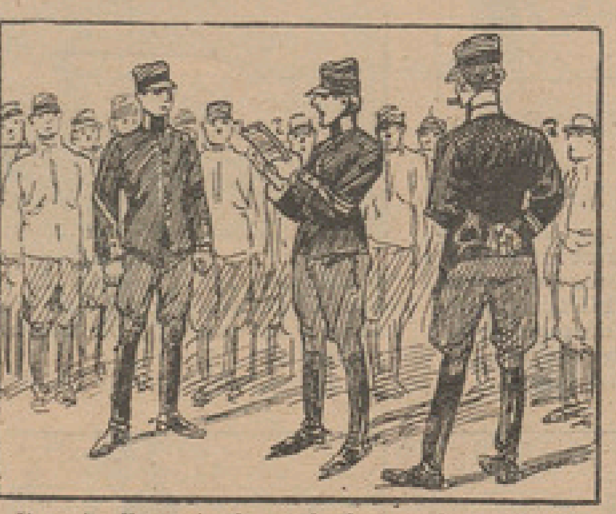
Quelques jours plus tard, il signait son engagement à la mairie de son arrondissement. Puis, comme c'est l'usage, il se livra en compagnie de trois copains à une bombe tout à fait carabinée avant de rejoindre son corps.



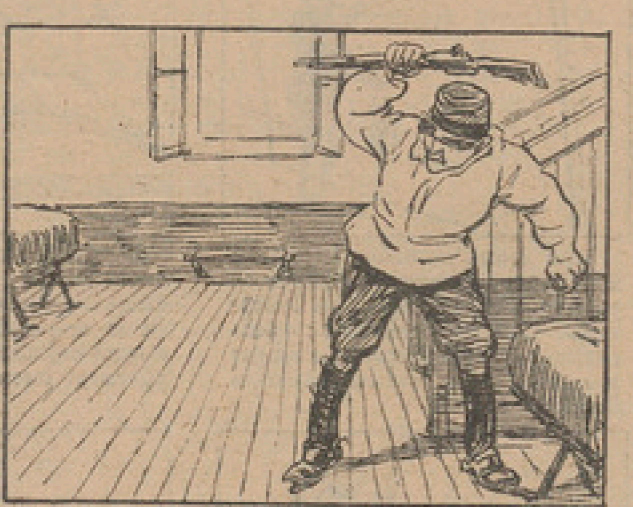
Lorsqu'il arriva le lendemain à Agen, à la caserne du Gravier, Fridolin avait bien un peu mal aux cheveux, mais la douche que, selon les règlements, le caporal infirmier lui fit administrer, le guérit radicalement.



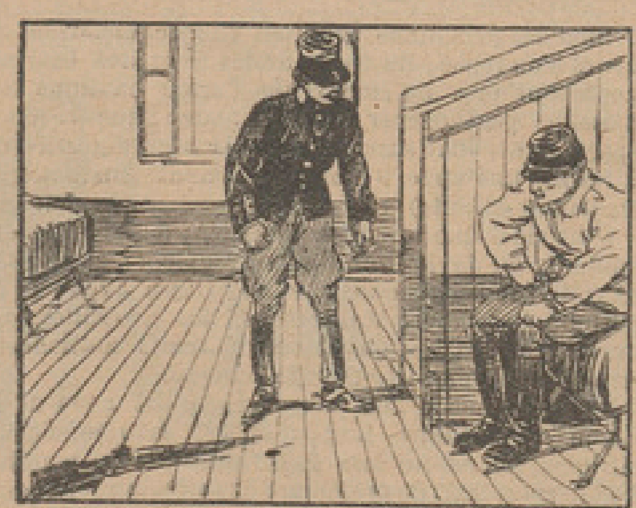
Affecté au deuxième peloton du premier escadron, on lui donna le matricule 1530. Avec assez de docilité, durant les premiers mois, il obéit à ses chefs et piocha la théorie, car il avait demandé tout de suite à être élève-brigadier. Et pourtant que de pelles il ramassa dans le manège, au début!!!



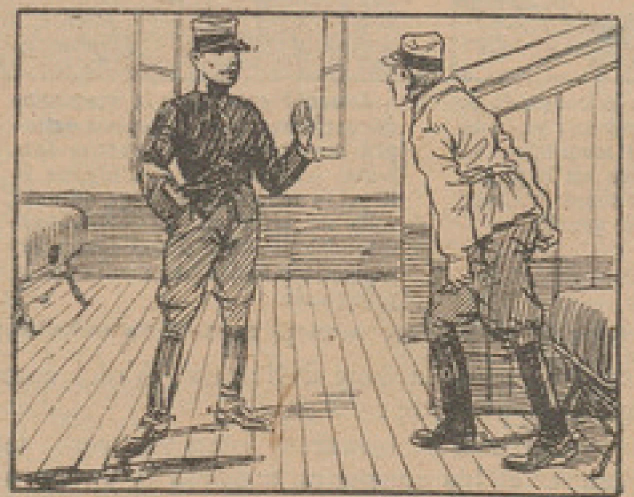
Il avait dix mois de service lorsque les nominations eurent lieu, Fridolin avait écrit à ses parents qu'il serait nommé, que ça ne ferait pas un pli. Hélas! il dut en rabattre. Les noms furent lus au rapport mais on ne prononça pas celui de Fridolin.



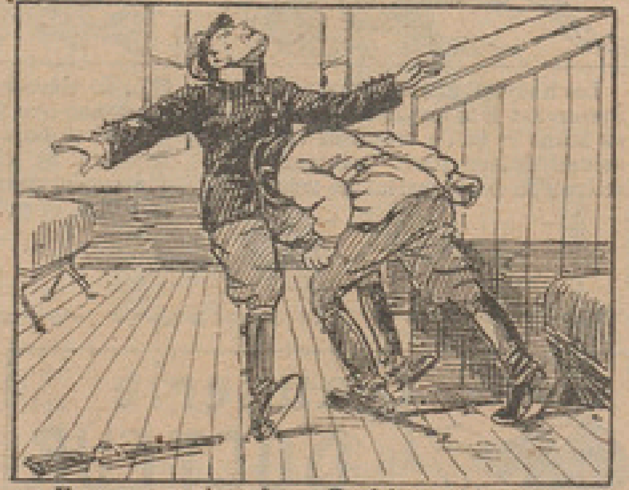
Le coup fut dur pour le pauvre garçon, qui, pourtant, avait fait tout son possible pour mériter les deux galons de laine. Mais justement, à cette promotion, les places étaient peu nombreuses. Très sombre, il remonta dans sa chambrée après la lecture de ce maudit rapport. Sur son lit, était sa carabine qu'il avait laissée à demi nettoyée, il la lança à terre avec colère en s'écriant : « J'en ai assez! zut!... »



A ce moment arriva le maréchal des logis Ramier. « Eh bien! Fridolin, qu'est-ce que vous venez de faire? vous êtes fou? — Pas tant que vous! grinça le Parisien. — Allons, allons, Fridolin, dit le sous-officier, qui n'était pas un mauvais garçon, faites attention à vos paroles, vous savez bien qu'au régiment il ne faut pas parler ainsi. Ramassez votre sararabine et calmez-vous un peu. Vous m'entendez? »



« Je suis sourd! — Vous n'allez pas m'obliger à vous punir?... Une dernière fois, voulez-vous ramasser votre carabine? — Non! — Tant pis! vous aurez quatre jours de consigne!... » Furieux, Fridolin s'avança menaçant.



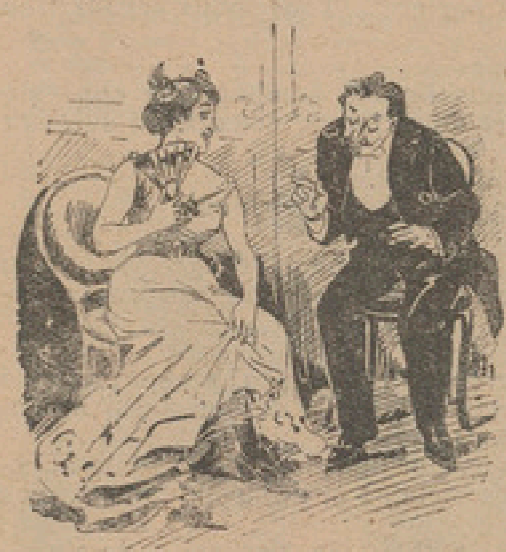
« Vous me punissez? — Parfaitement! vous aurez quatre jours de consigne!... » Ce dernier n'avait pas achevé que Fridolin, hors de lui, le renversait d'un terrible coup de tête dans l'estomac. Un filet de sang apparut aux lèvres du malheureux sous-officier.

(*A suivre.*)

ANECDOTES

Belle gaffe.

C'était dans une soirée ; un bon provincial causait avec une dame, d'un âge avancé, mais qui demandait aux artifices quelques éclats de beauté. Le monsieur aurait bien voulu faire un compliment à la dame mais il ne savait vraiment pas comment s'y prendre. Enfin il a trouvé !



— Dieu ! que vous avez, madame, un joli petit pied.

— Oh ! fait la dame heureuse et minaudant, vous êtes un adulateur, cher monsieur, mon pied n'est pas aussi petit que vous le dites.

Et, souriante, elle soulève légèrement sa jupe et montre son pied qu'elle essaye de cambrer.

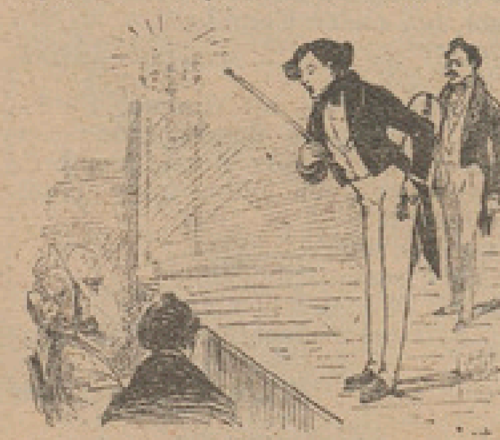
— Voyez plutôt, ajouta-t-elle, il est grand.

Alors le bon provincial, perdant la tête, à bout de galanterie, ne peut que répondre.

— Ah ! c'est vrai, madame, excusez-moi, je n'en avais vu que la moitié.

Un concert qui finit bien.

Un soir, deux grands musiciens, Liszt et Rubini, donnaient un concert dans une ville de France. Ils furent fort surpris de ne trouver qu'une cinquantaine d'auditeurs



dans la salle. Faisant contre fortune bon cœur, Rubini chanta de son mieux et Liszt joua de même.

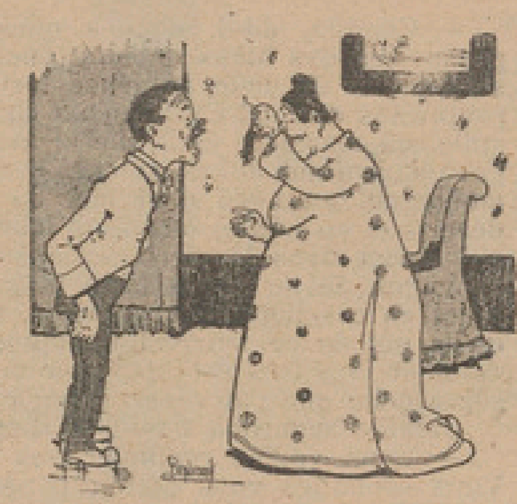
A un moment le célèbre violoniste hongrois crut remarquer que l'assemblée était distraite ; il s'arrêta alors et dit :

— Madame et messieurs (il n'y avait qu'une seule dame) je pense que vous avez assez de musique ; oserai-je maintenant vous prier de vouloir bien souper avec nous ?

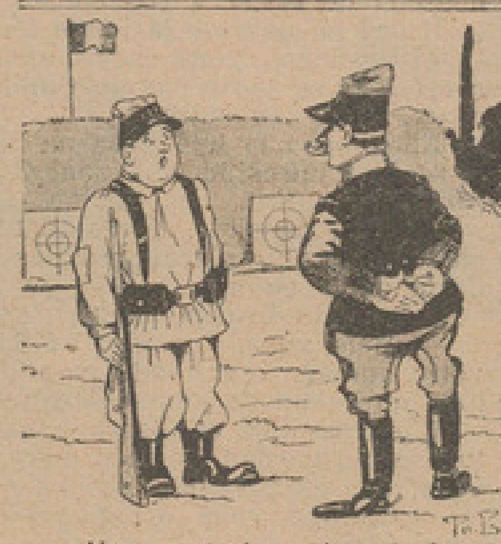
Les spectateurs se regardèrent un instant étonnés, mais l'offre ainsi faite était engageante, et ils ne tardèrent pas à accepter.

Le souper coûta à Liszt plus de douze cents francs.

Les artistes annoncèrent un second concert deux jours après. La salle fut bondée, on refusa 3,000 personnes que l'espoir d'un souper avait attirées. Mais nos artistes enchantés se gardèrent bien de renouveler la proposition de la veille.

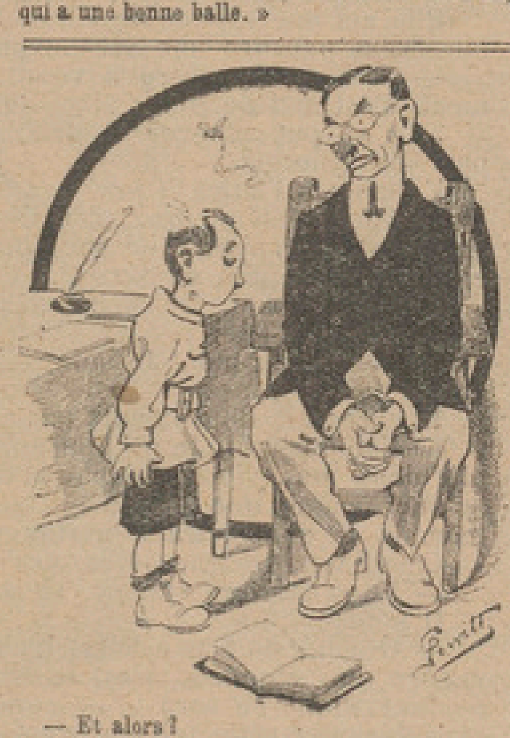


M. Durasoir a un chat dans la gorge : son épouse ingénieuse trouve un moyen inédit pour l'en débarrasser.



— Alors, vous n'avez rien mis dans la cible ?

— Je crois que si, mon capitaine ; à preuve que le lieutenant de tir a dit : « En voilà un, qui a une bonne balle. »



— Et alors ?
— Ben, j'ai eu le prix de mémoire
— Quel titre ?
— J'me rappelle plus !

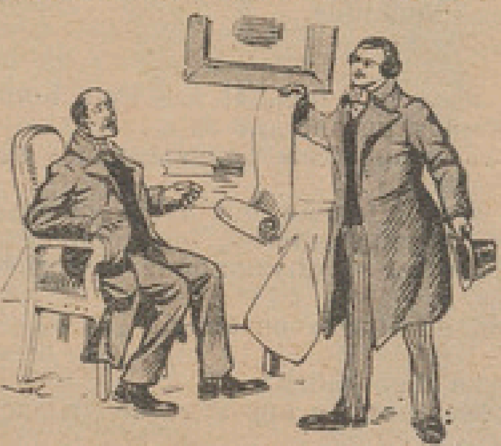


— Mais, votre femme se noie.
— Pensez-vous ?... Vous voyez bien, elle n'a de l'eau que jusqu'à la cheville.

ANECDOTES

Un bon tour de Casimir Delavigne.

Un jeune homme qui débutait dans la littérature dramatique remit à Mouvel, le célèbre acteur, un manuscrit roulé et attaché d'un ruban. Il le supplia de lire sa pièce,



et de lui dire franchement ce qu'il en pensait.

Puis, il passa quinze fois au moins chez le comédien sans obtenir de réponse. Au bout de six mois enfin Mouvel consentit à lui déclarer d'un ton de protection avec un air majestueux :

— Jeune homme, permettez-moi de vous conseiller d'ajourner vos espérances.

Et il lui tendit le manuscrit avec un geste de souverain.

— Vous ne me croyez pas de talent ? balbutie l'auteur éconduit.

— Je ne dis pas cela.

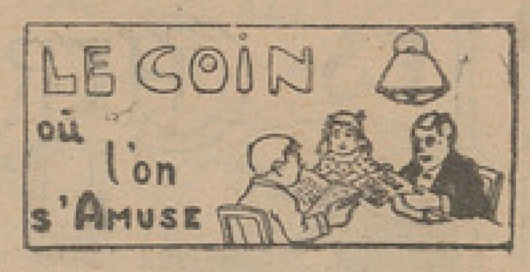
— Enfin, l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de soumettre à votre appréciation ?...

— Annonce des dispositions mais ne mérite pas les honneurs de la scène.

— Je vous remercie de vos observations et de vos conseils, fit alors le jeune homme en se redressant, mais vous me permettrez de n'en point profiter.

Et dénouant prestement le ruban qui attachait son manuscrit il fit voir à l'acteur stupéfait qu'il ne lui avait remis qu'un cahier de papier blanc.

L'auteur de ce bon tour s'appelait Casimir Delavigne et avait des « dispositions » en effet



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 8

ENIGME. — Panne.
CHARADE. — Gangrène.
CASSE-TÊTE — Aline, Urbain.
LOGOGRIPHE. — Melo, melon, Méline
MOTS CARRÉS

J A V A
A D A M
V A S E
A M E N

1er CALEMBOUR. — Parce qu'elles portaient des manches à *gigot*.
2e CALEMBOUR. — La cheminée.
RÉBUS — Rhinocéros, Crocodile, Léopard.

Enigme.

Avec orgueil la jeune fille,
A la veille d'aller au bal,
Parmi ses cheveux m'entortille
C'est un gros souci capital.
De plus, la petite gourmande,
Elle est de moi très friande.

Charade.

Mon premier se trouve dans le pain.
Mon second nuit à la vue.
Mon troisième est une particule négative
Mon tout réchauffe la main.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prenoms.*)
a b b e e i l l r t u

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : Vous ne pouvez m'échapper.
Ajoutez-m'en deux : Vous me mangerez le vendredi.
Ajoutez-m'en trois : je ferai triste mine.

Mots carrés.

1 Attire l'attention du lecteur.
2 Tient l'ancre.
3 Peintre italien. (1481-1559)
4 Se met dans les dragées.

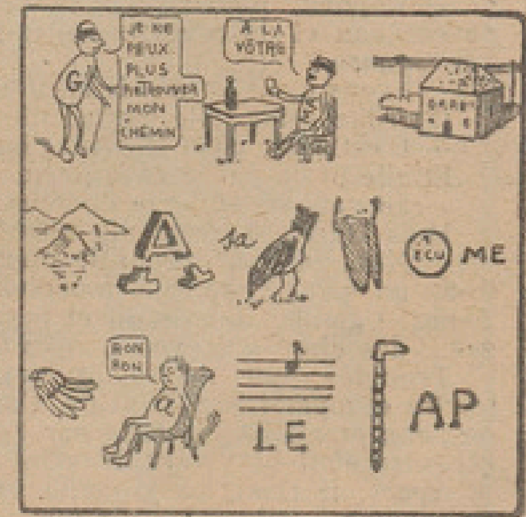
Calembours.

— Ami lecteur, sais-tu dans quelle salade tu es né ?
— Pourquoi les Français et les Anglais marchent-ils si bien ensemble ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

Trouver trois petites phrases



(Solution dans le prochain numéro.)



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XXI (*Suite et fin.*)

Trafford, emporté par son élan furieux, perdit l'équilibre et tomba. Déjà, Camille était sur lui et lui déchargeait deux coups de revolver dans la tempe.

Une affreuse convulsion agita le corps de l'homme qui se retourna complètement. Du sang jaillit de ses narines et de sa bouche largement ouverte, les bras se levèrent et retombèrent sur le sol, en croix.

— Il est mort? demanda Harley.

Camille jeta le revolver sur la table.

— Je le pense.

Vallençais tâta le corps, baissa la lampe pour examiner les yeux qui, déjà, devenaient vitreux.

— Oui, il n'est plus. Je n'avais pas l'intention de le tuer, mais après tout, cela vaut mieux ainsi, et vous avez agi poussée par la nécessité, Camille...

La jeune femme le regarda avec inquiétude.

— Mais, ce cadavre, Harley?

Il fit un geste.

— Peu importe!... La Tamise n'est pas loin, et ses flots bourbeux ont l'habitude de rouler des sacs pesants...

Il alla à la porte qu'il ouvrit, et frappa trois coups espacés sur le plancher avec sa canne.

Peu de minutes plus tard, la vieille femme qui avait introduit Charles Trafford parut. Ses yeux perçants allèrent immédiatement au corps étendu, mais elle ne dit mot et sa physionomie n'exprima aucun émoi.

— Vous voyez ce cadavre, Meg, dit Harley en anglais

— Sans doute, je le vois.

— Vous vous chargez de le faire disparaître?

Cette fois, un sourire sinistre passa comme une affreuse grimace sur la figure de la mégère.

— Bien certainement, Votre Honneur, il ne vous en coûtera que les frais de l'enterrement.

— Qui seront?

La vieille évalua le mort d'un coup d'œil rapide.

— C'était un gentleman... Il vous en coûtera vingt livres (cinq cents francs).

Harley tira son portefeuille.

— Voilà l'argent. Bonne nuit, Meg, et ne gardez pas trop longtemps cet hôte.

Elle fit un geste.

— Oh! mes gars auront vite fait de débarrasser la maison. Au revoir, Votre Honneur, et bonne chance.

— Au revoir, Meg!...

Et Vallençais entraîna Camille au dehors.

Il la guida avec sûreté dans les infectes ruelles, et parvenus tous deux à une voie large où circulaient encore des cabs, il en héla un et se fit reconduire à la maison où leurs compagnons se trouvaient.

Dans le petit salon de l'habitation, Harley retira sa jaquette. La manche de sa chemise était pleine de sang.

Harley la regarda avec sympathie.

— Voyons, mon brave camarade, qui jouez si énergiquement du couteau et du revolver, allez-vous vous évanouir à la vue d'une égratignure.

— Il vous avait blessé, le misérable! s'écria Camille avec émotion.

Interdite, pâle, elle essaya de sourire.

— C'est vrai, c'est absurde, balbutia-t-elle.

Et elle fit un pas vers la porte.

— Je vais réveiller le docteur Pitache pour qu'il vous panse.

Mais Harley l'arrêta affectueusement par le bras.

— Non, laissez dormir le docteur! Ceci n'est réellement rien du tout, un peu d'eau, un mouchoir, et nous n'en parlerons plus... Tenez, Camille, aidez-moi, et ensuite nous causerons... j'ai des choses... des choses graves à vous dire.

Troublée, elle ne savait trop pourquoi, par le ton à la fois tendre et mystérieux d'Harley, Camille obéit silencieusement, apporta de l'eau et attacha la toile sur l'avant-bras du jeune homme dont la blessure était bien véritablement insignifiante.

Après, il remit sa jaquette et s'assit, faisant signe à son amie de l'imiter.

— Camille, dit-il, d'ici à quelques jours, je vais être mis en possession des biens de mon oncle. Vous savez, qu'au fond, je me soucie peu de cette immense fortune... Cependant, il est parmi les propriétés de lord Carlston un château en Ecosse, vieux bien de famille, où ma mère était née et avait passé son enfance, pour lequel j'ai un profond attachement... Il est immense, il est isolé en pleine montagne, au bord d'un lac, au milieu d'une forêt et de champs déserts et en friche, ou plutôt laissés à l'état de nature. Les paysans qui vivent dans les fermes dépendant de ce bien sont primitifs et sauvages. Je ne sais s'il me plairait de vivre jusqu'à la fin de mes jours en ces lieux qui, pourtant, m'attirent fortement... Mais je sais qu'ils ont en ce moment un attrait assez puissant pour m'inciter à modifier tous mes projets, pour me faire rêver d'une existence opposée à celle que j'ai vécue jusqu'à présent.

Camille regardait fixement Harley.

— Vous voulez renoncer aux voyages, aux aventures? dit-elle. Vous souhaitez vous établir dans cette solitude.

— Oui, mais si je trouvais des compagnons pour m'y suivre.

Elle eut un élan.

— Oh! Harley, vous n'avez qu'à parler!... Tous, nous serons trop heureux de rester à vos côtés!

Il prit la main de la jeune femme.

— Vraiment, vous croyez que nos braves compagnons consentiront?... Je ne parle pas de Collin et de Soliman, ceux-là, je suis sûr d'eux. Mais les autres?

Elle hocha la tête avec un air de conviction.

— Les autres accueilleront avec joie vos propositions

Harley sourit.

— C'est possible, après tout!... Pierre Audet sera régisseur du château... Jeddy s'occupera des terres et Pitache demeurera le médecin de la colonie...

Il s'arrêta brusquement.

— Mais vous, Camille, où irez-vous, car je ne pense pas que votre humeur vagabonde se complaise dans un séjour aussi monotone que celui de mon château écossais?

Elle tressaillit, et absorbée, sans remarquer l'espèce d'ironie affectueuse qui gardait sa main entre les siennes et ne la quittait pas des yeux, elle dit précipitamment :

— Oh! ne vous occupez pas de moi! Je partirai... Je voyagerai...

— Vous ne regretterez pas les bonnes heures d'amitié et de danger que nous avons passées ensemble?... Vous partirez?... vous vous éloignerez, nos deux vies seront décidément séparées?

Elle eut une espèce de sursaut et ses traits habituellement calmes laissèrent paraître une vive expression de chagrin.

— Ce n'est pas bien à vous, Harley, murmura-t-elle. Non, vraiment, c'est mal de jouer ainsi de moi... de mon affection...

Elle ne put achever et éclata tout à coup en sanglots, vaincue par son émotion.

Vallençais l'attira à lui.

— Allons, ne pleurez pas, Camille!... Je vous demande pardon! Ecoutez-moi. Voyons, ne sanglotez pas ainsi. Redevenez mon brave et courageux petit camarade.

Elle balbutiait, dans un désordre d'où toute son énergie ne parvenait à la tirer :

— Pardonnez-moi! Je suis ridicule... Je ne sais ce que j'ai... Cela va se passer!...

Il caressait doucement ses cheveux.

— Ecoutez-moi. Je ne plaisante plus à présent. Si je désire m'établir dans mon vieux château d'Ecosse, c'est parce que j'ai l'espoir qu'une femme que j'aime — oui, en vérité, j'ai découvert que je l'aimais — consentira à partager ma solitude.

Camille se dressa, ses larmes soudain taries.

— Vous marier! Harley, vous allez vous marier, vous?

Il sourit.

— Oui, n'est-ce pas, c'est bizarre de ma part?... Mais, ce qui est encore plus étonnant, c'est la femme que j'ai choisie... et le comble du fantastique ce sera si — comme je l'espère bien — cette femme accepte... car cette femme, c'est vous, ma chère Camille.

Elle recula, pâle comme une morte.

— Moi?... Vous plaisantez, Harley?

— Pas le moins du monde. Voulez-vous être ma femme, Sol?... Oh! nous serons de singuliers époux, mais nous demeurerons toujours de bons camarades, je l'espère, et si l'idée nous prend de recommencer nos expéditions aventureuses, eh bien, nous continuerons à nous sauver la vie mutuellement!

Elle avait repris ses sens tandis qu'il parlait.

— Moi, votre femme, Harley, ce rêve serait-il possible?

Il se leva, s'inclina respectueusement, et tendit la main.

— Cela dépend de vous, Camille. Si vous consentez, mettez votre main dans la mienne.

Lentement, un faible coloris revenu à ses joues, elle mit sa main dans celle de Vallençais.

— Oui, je consens, dit-elle bas, avec une lueur de bonheur intense en ses regards.

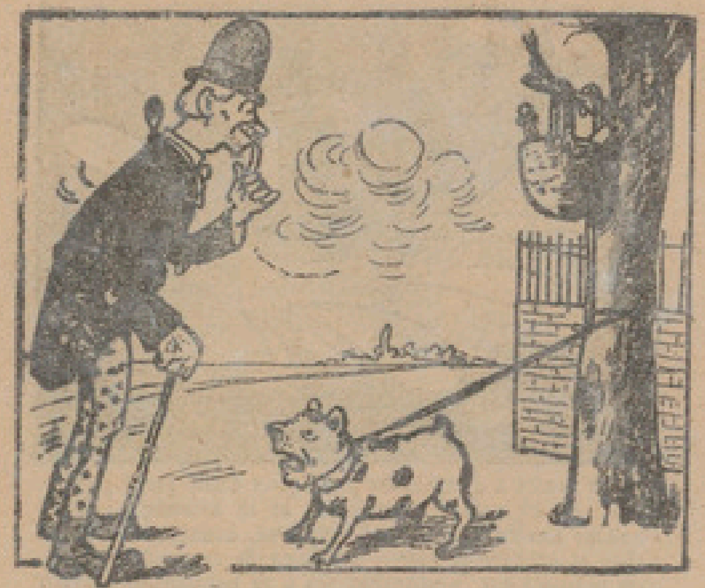
Vallençais serra énergiquement cette petite main frêle.

— Eh bien, mon camarade, c'est entendu! Demain, nous mettrons nos compagnons au courant de nos projets, et sitôt l'héritage réglé, nous irons nous installer dans notre ermitage d'Ecosse!

FIN

DANIEL HERVEY.

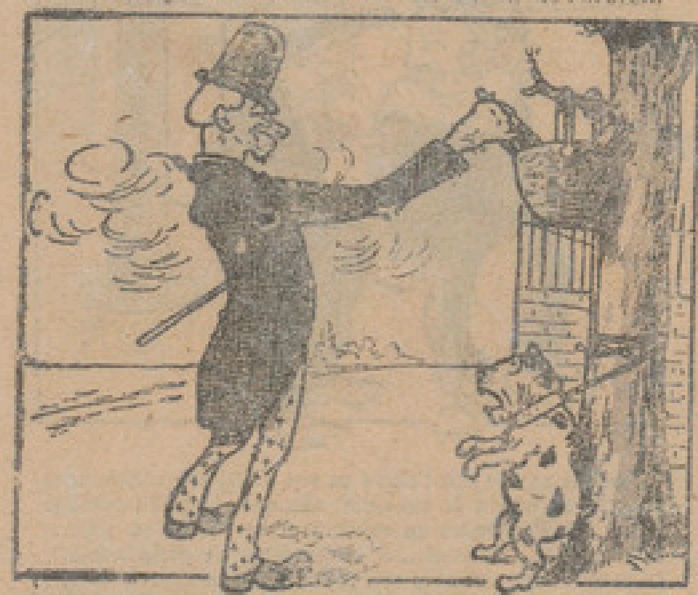
LICHAMORT LE MALIN



Lichamort, chemineau, tombe en arrêt devant un panier qu'un paysan a dû suspendre à une branche et qui contient un litre de vin. Or Lichamort a une soif ardente. Hélas! un chien peu commode est chargé de garder le panier...



Soudain Lichamort a une idée!... Il se met à faire en courant le tour de l'arbre où le chien est attaché. Celui-ci tourne aussi en aboyant. La corde s'enroule autour de l'arbre...



... et quand elle est suffisamment écourtée, Lichamort peut s'emparer de la bouteille convoitée, tandis que le chien dès lors point dangereux tire en vain sur sa corde.



Grâce à ce stratagème ingénieux, notre chemineau étanche sa soif et répare ses forces en sifflant consciencieusement tout le contenu de la bouteille.

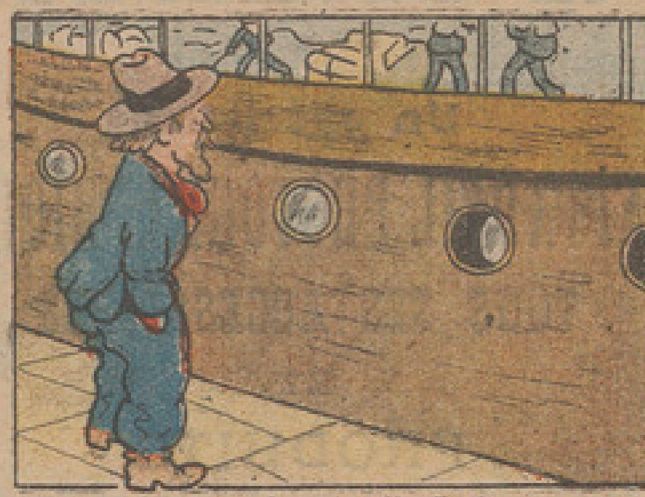
MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE (Suite.)



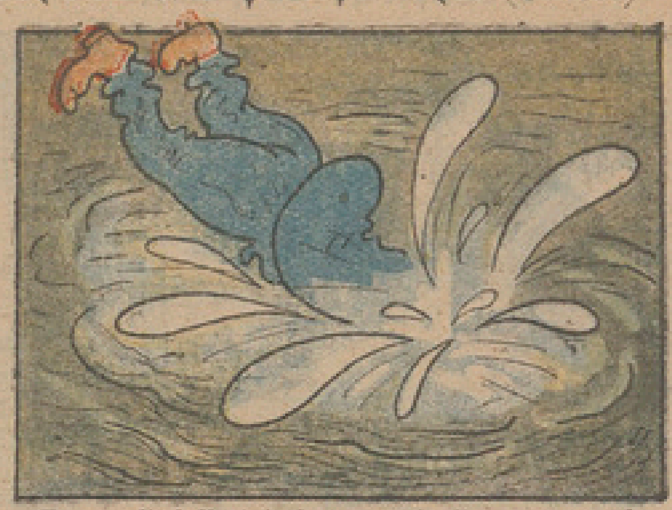
IX

EN MER

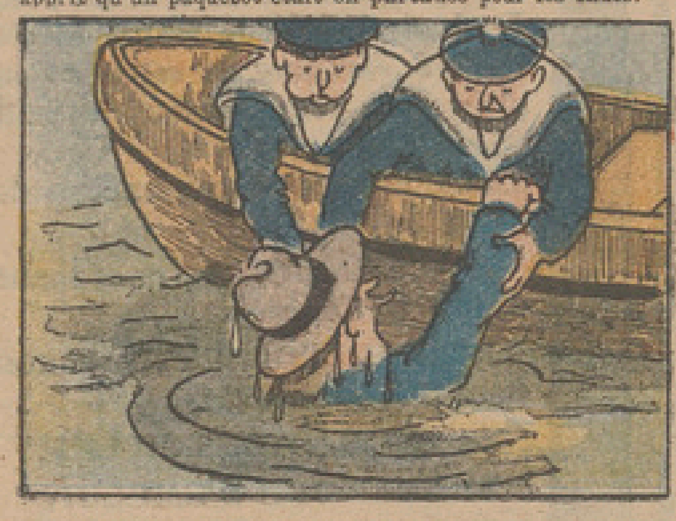
Après la réponse narquoise qu'il avait faite à son gargottier, Athanase fut chassé de cette maison où il mangeait si bien... Errant dans les rues du Havre, il songea à son habit puce et retourna au bureau de la marine... Là il apprit qu'un paquebot était en partance pour les Indes.



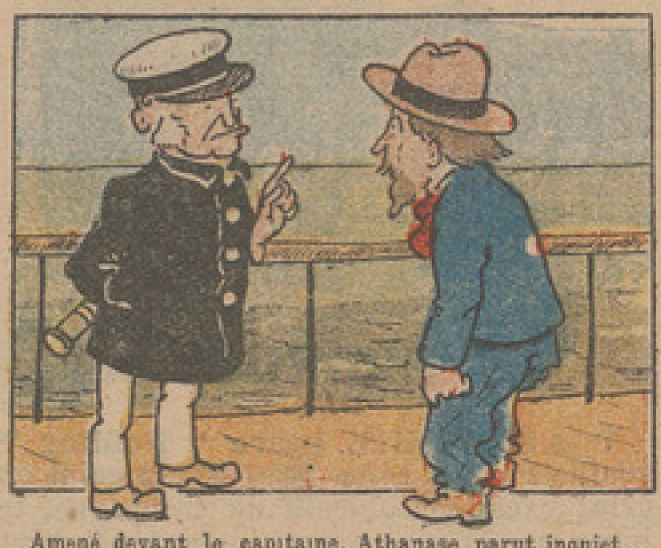
Il se précipita vers le port et là effectivement aperçut un superbe navire dont les cheminées crachaient d'énormes nuages de fumée... Sans le sou, Athanase ne pouvait prétendre prendre place à bord ; il chercha donc un moyen...



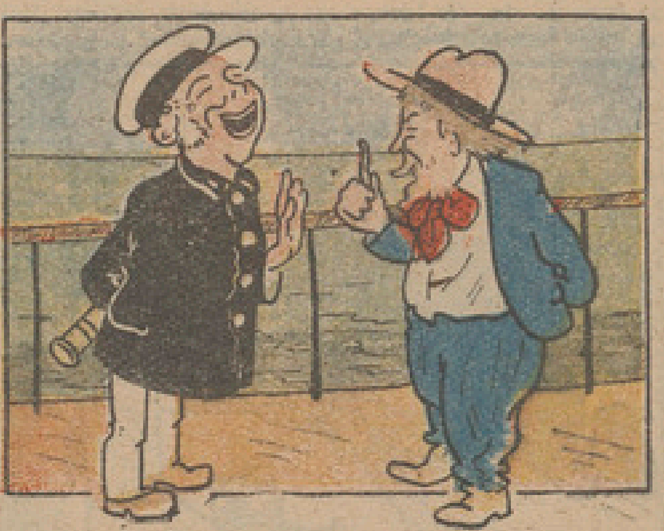
Il se rendit à l'entrée du port, près d'une passe par laquelle devait sortir le paquebot et là attendit... Il vit l'énorme navire larguer ses amarres, donner un coup de sirène et prendre la mer... Du haut de son rocher Athanase attendit que le paquebot fût à sa hauteur et soudain piqua une tête...



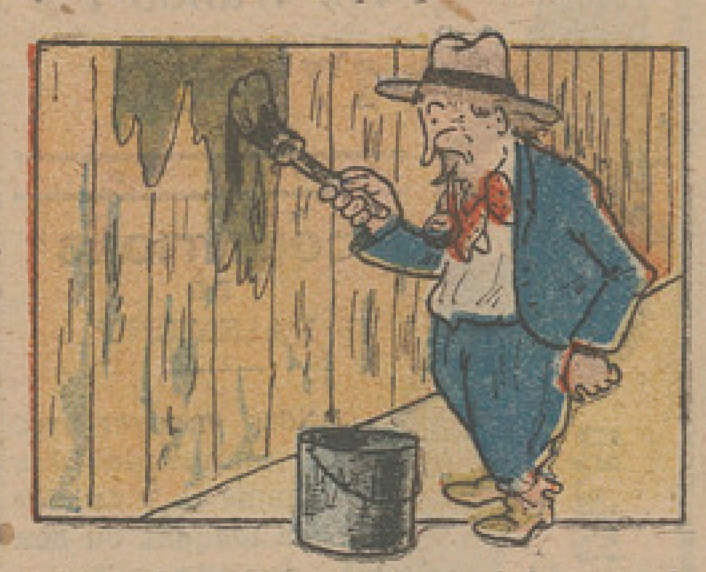
Il savait nager comme un poisson, mais dans l'eau il feignit de se noyer, appela au secours en faisant des gestes désespérés .. Aussitôt une barque se détacha du paquebot et s'approcha d'Athanase que finalement on ramena avec précaution à bord du navire qui reprit sa marche...



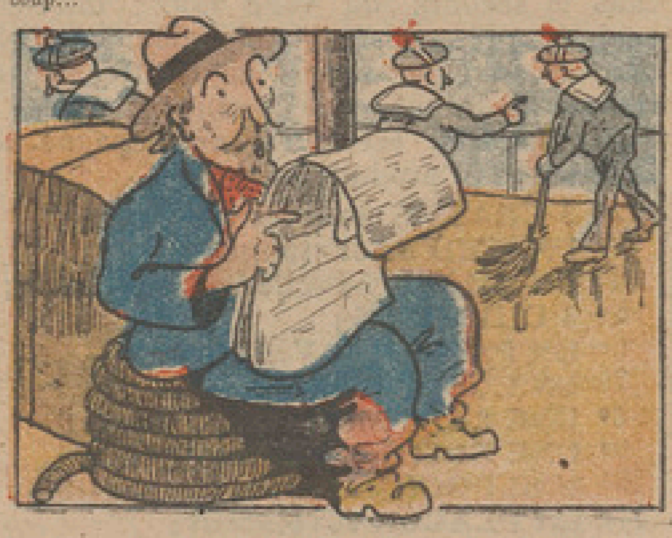
Amené devant le capitaine, Athanase parut inquiet... L'officier en effet l'avertit qu'à la prochaine escale il serait descendu à terre et qu'on s'occuperait de le faire rapatrier... Mais le rapin n'entendait point de cette oreille et pour arriver à ses fins résolut de frapper un grand coup...



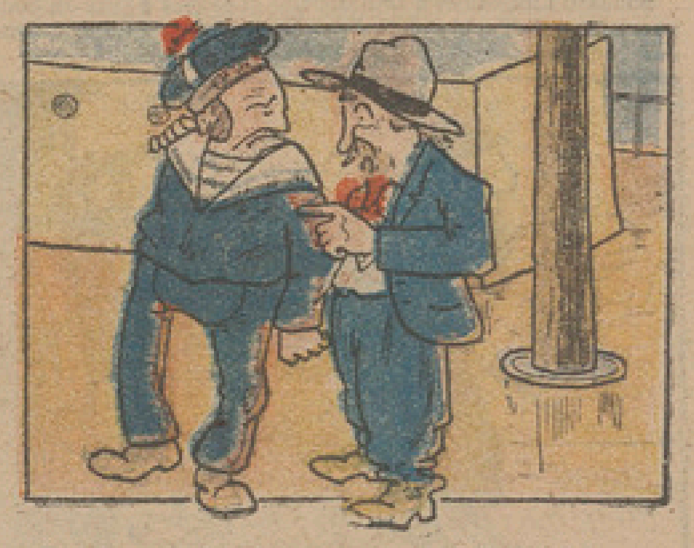
Résolument avec force détails il conta son aventure, insista sur l'histoire de l'habit puce et avoua son subterfuge qui devait lui permettre de retrouver sa fortune. Le capitaine qui était un bon garçon rit beaucoup du récit et promit à Athanase de le garder à bord...



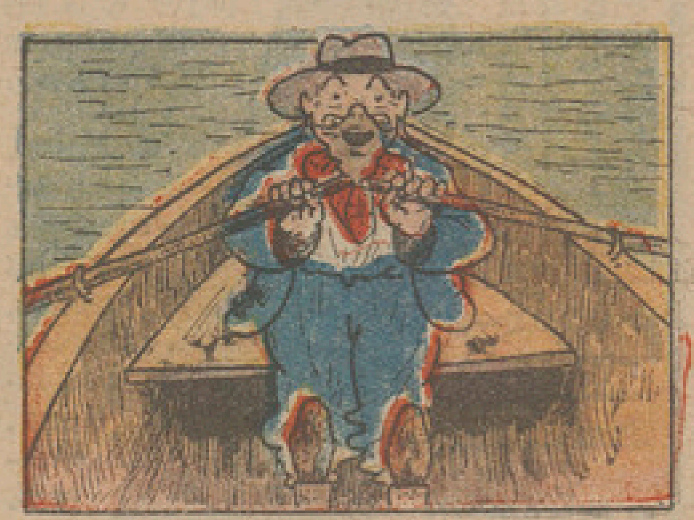
Durant le voyage le rapin s'occupa de besognes quelconques, peignant les cabines, aidant le maître-coq à la cuisine, mais surtout fumant de bonnes pipes assis sur des paquets de cordages, regardant la mer bleue et pensant au jour où il serait riche...



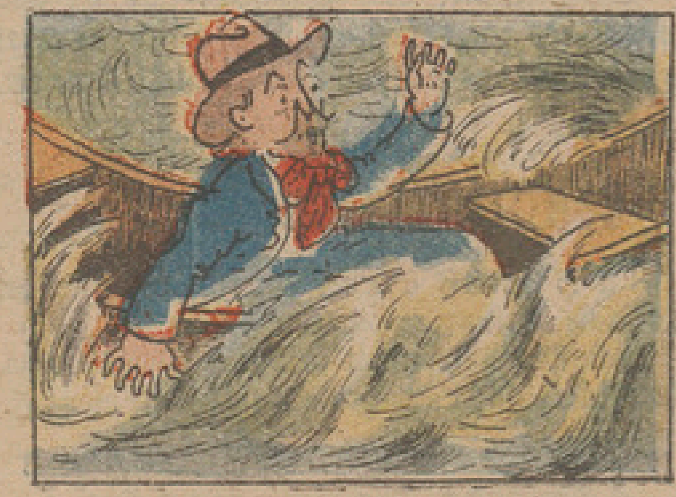
Comme le navire passait en vue des côtes d'Ethiopie Athanase sur le pont lisait un journal du pays lorsque ses yeux tombèrent soudain sur cette annonce : « Ce soir, à 8 heures, au théâtre de Djibouti, la troupe Mélasse donnera une grande représentation, etc., etc. » Mélasse ! la troupe Mélasse !... Mais l'acheteur de l'habit puce, l'artiste lyrique faisait partie de cette troupe...



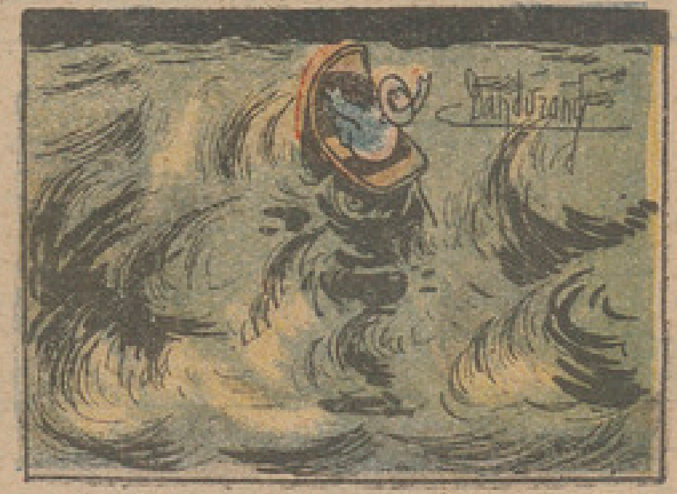
Juste le navire jeta l'ancre en vue de Djibouti. Athanase soudoya un marin de ses amis, afin qu'à la nuit tombante il lui laissât prendre un canot pour se rendre en ville... Pour affaire, disait-il... il reviendrait de suite après... Le marin consentit et le soir même, alors que sur le bateau tout le monde dormait, Athanase par un câble dégringolait dans un canot...



Puis doucement, avec mille préautions, il rama vers la côte... Le marin lui avait recommandé d'être prudent car le vent fraichissait et on pouvait craindre une bourrasque... Effectivement comme Athanase, toujours à force de ramer, s'avançait lentement, le vent s'éleva soudain et la mer devint mauvaise...



De grosses lames soulevèrent bientôt le frêle esquif du rapin qui, ballotté comme dans une coque de noix, n'avait plus ses esprits. D'ailleurs une brume épaisse cachait maintenant la côte. Le navire lui-même n'apparaissait plus dans l'ombre épaisse.



Inquiet, Athanase résolut de se laisser aller à la dérive et d'attendre le jour... mais la tempête se faisait maintenant de plus en plus forte et soudain la barque, soulevée par une lame de fond, chavira, se remplit rapidement d'eau et coula à pic.

(*A suivre*).

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant* : Émile Beuve.